Petit X 2 2

MYSTÈRES
SUR MYSTERES.

II.

56911 5

MYSTÈRES SUR MYSTÈRES,

OU

LES ONZE CHEVALIERS.

HISTOIRE MERVEILLEUSE.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ J. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, première galerie de bois, n°. 188.

1807.

RODOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

Je suis introduit dans le Sérail.

J'ÉTAIS à peine sorti du bain, quand le complaisant médecin arriva. Avec quelle joie je le vis paraître ! Je fis signe qu'on nous laissât seuls. — Tout est prêt, me dit-il, vous allez quitter ce palais, vous serez censé continuer votre voyage, et afin que tout Hispahan en soit persuadé, nous allons passer au greffe où on vous remettra l'argent qu'on vous avait volé ; de là, je vous conduirai dans un vallon où vous quitterez vos habits : vous en prendrez un d'odalisque,

et je vous raménerai dans une litière au sérail, lorsque la nuit aura étendu ses voiles. — Je me laissai conduire aveuglément.

Le médecin ne m'entretint que des charmes de la reine, de mon bonheur, des moyens que j'aurais pour gouverner un empire que Zulima gouvernait bien plus que le sofi; il avait soin de ne pas s'oublier, et ne demandait pour toute récompense que de le faire grand visir. Je ne pouvais m'abaisser jusqu'à le lui promettre, je le méprisais trop; et il entrait dans mon plan, si j'étais appelé pour diriger le choix de la reine, de ne pas confier la vie, les biens des Persans à ce vil personnage. Celui qui vend son honneur, ne doit espérer que de l'argent et le mépris. Mais donner des places émi-

nentes pour payer de lâches complaisances, est le dernier degré de corruption dans un homme puissant. Cette morale était si loin de cet être, qu'il ne doutait point qu'on pût en avoir l'idée, et il interprétait mes réponses, toutes vagues qu'elles étaient, à son avantage.

Cette journée fut pour moi plus longue qu'un siècle. L'ardeur que j'avais de revoir la reine, l'ennui d'entendre le docteur, me causaient une impatience dont rien n'approche. Nous nous rendîmes dans le vallon où je changeai d'habits; il m'aida à m'en revêtir, et prétendit qu'ils m'allaient à ravir; pour moi, je me sentais d'une gaucherie qui me désespérait. Nous reprîmes la route d'Hispahan, et nous arrivâmes aux portes du pa-

lais à la nuit fermée. Le docteur en ouvrit une qui donnait dans un jardin intérieur. A peine avais-je fait quelques pas, que je m'entendis appeler par mon nom, et que je reconnus le son de voix enchanteur de ma maîtresse. Rodolphe, c'est donc toi ! Ah ! crois que ta Zulima partage ton bonheur ! La serrer contre mon cœur, la couvrir des plus doux baisers, fut ma seule réponse. Mon ami, rien dans la nature ne nous séparera plus. Mais cette nuit que je comptais passer avec toi dans les plus doux plaisirs, il faut que je la consacre aux soins de l'empire. — Que dites-vous ? — Il le faut, mon cher Rodolphe : un courrier venant de l'armée arrive à l'instant ; on sait, dans le palais, que jamais je ne diffère de répondre aux dé-

pêches du sofi, et je ne pouvais, sans me compromettre, en agir autrement. J'ai fait assembler le conseil, je vais m'y rendre; si les affaires dont il s'agit sont de nature à être promptement expédiées, je te rejoindrai : sinon ce sera demain matin que nous nous réunirons; le docteur va te conduire dans ma chambre, tu te mêleras à la foule des odalisques qui y passent la nuit à nous attendre. Celle qui t'a introduit dans la tour, qui est la seule qui sache cet important secret, est prévenue, elle aura soin que rien ne te manque; tu pourras même rester seul, si cela te convient, je lui ai donné la clef de mon cabinet où tu pourras te reposer. — Ah! dites, penser plus librement à mon bonheur, et m'enivrer d'a-

vance de tout ce que la volupté.... — Adieu, adieu, mon cher Rodolphe, les momens sont précieux. — Je ne vivrai que ceux que je passerai près de vous.

Elle me quitta à ces mots, et je gagnai avec le médecin les appartemens du sérail. Tout ce que le luxe avait rassemblé dans celui de la dame de la Discrétion n'était rien en comparaison : une teinte sévère en bannissait la volupté ; là, elle se présentait sous toutes les formes, il semblait que la terre y eût envoyé en tribut, de tous les pays habités, ce qu'il y avait de plus beau ; c'était les femmes les plus belles, et elles y étaient rassemblées pour donner plus d'éclat encore aux charmes de la souveraine de ces lieux enchantés. Tous leurs regards se portèrent sur moi,

et, soit instinct, soit curiosité, je tremblais qu'elles ne devinassent mon sexe. Heureusement celle qui était dans la confidence de la reine, vint au devant de moi, et m'embrassant, dit assez haut pour être entendue de ses autres compagnes : ô ma sœur ! que de grâces ne dois-je pas au prophète qui vous a amenée ici ! combien j'étais inquiète de votre sort ! Je vis alors ce que j'avais à répondre, et j'embrassai tendrement ma sœur qui était une petite brune fort piquante : toutes les autres s'approchèrent de moi et me firent mille accueils ; et, pour honorer l'arrivée de la sœur de la première odalisque, on forma des danses délicieuses ; une musique charmante succéda, et on me présenta des fruits, des pâtisseries, de très-

bons vins de Chiras et des sorbets de toute espèce : toutes ne paraissaient occupées en chantant que de moi, toutes voulaient danser avec moi; enfin, jamais mortel n'éprouva une réception aussi flatteuse. Cependant la nuit s'avançait, et la reine ne revenait pas. Un eunuque apporta à la première odalisque un billet de sa souveraine; elle le lut et me le communiqua, il était ainsi conçu :

« Ordonnez à mes femmes de se retirer, il sera impossible que je rentre avant l'aurore; vous m'attendrez seule avec votre sœur, que vous me présenterez quand je sortirai du conseil ».

Je fus fort affligé de voir retarder mes plaisirs, cependant je crus que je ferais bien de chercher à me reposer en attendant Zulima. Je

dis donc à Fatime, c'était le nom de la première odalisque, remplissez les ordres de la reine. — Je ne sais pas, me dit-elle fort bas, si c'est bien prudent. — Ah! ma sœur, ce nom doit vous rassurer, lui répondis-je sur le même ton. Et ayant notifié l'ordre de Zulima, toutes les odalisques se retirèrent, non sans lancer sur moi les plus tendres regards. A présent, me dit-elle, voilà la clef du cabinet de la reine; vous aurez la bonté de vous y retirer seul; car je ne me sens pas la force de passer la nuit tête à tête avec vous. Voilà cinq ans que je suis enfermée ici, vous êtes le seul homme que j'aie aperçu : vraiment la reine en parle bien à son aise.... La manière vive et enjouée dont elle prononçait ces mots, l'air agaçant répan-

du dans toute sa personne, l'occasion d'un plaisir si facile m'entraîna un instant, et la très-douce Fatime trouva dans sa sœur ce qu'elle avait demandé en paraissant le fuir. Je l'avais entraînée dans le cabinet de Zulima. Nous oubliâmes l'univers entier ; elle volait au devant de mes desirs qui furent bientôt satisfaits ; car que sont les sens quand le cœur n'y est pour rien ! Je la rappelai à elle-même, et l'engageai à rentrer dans la chambre de sa maîtresse tandis que je réparerais par le sommeil mes forces épuisées. O heureux Rodolphe ! me dis-je quand je fus seul, il n'est donc pas assez pour toi d'être dans les bras de la plus belle, de la plus aimable et de la plus puissante reine de l'Asie, tu posséderas encore

toutes les femmes qui l'entourent et qui paraissent toutes si belles quand leur souveraine n'est pas au milieu d'elles. Plus heureux mille fois que le sofi, sans avoir le pénible fardeau de la souveraineté, tu en auras toutes les douceurs; son sérail sera le tien, ses trésors t'appartiendront, et toutes les inventions du luxe asiatique qu'il a réunies avec tant de soins, seront sans cesse employées à tes jouissances !

Cependant une langueur secrette avait émoussé mes desirs, et le calme de mes sens me porta involontairement à de plus sérieuses réflexions. Mes devoirs se présentèrent à moi, et la danse de mes pensées à mon souvenir; je passai en revue toutes mes actions, et je sentis toute mon in-

gratitude. Je me voyais le jouet d'une passion insensée, sacrifiant à la volupté l'honneur et l'amour; je ne pouvais me disssimuler que je n'en avais que pour la dame de la Discrétion, car il ne peut exister sans estime. Et pouvais-je estimer Zulima, elle qui trahissait pour moi un époux dont elle était adorée; et que pouvais je espérer de cette entreprise téméraire? Je n'avais donc de courage que pour le crime? Ne pouvais je point être reconnu et livré au plus cruel supplice? D'ailleurs, je venais de faire l'épreuve de ma faiblesse; cette Fatime venait de recevoir un hommage qui ne pouvait lui appartenir : tant d'autres pouvaient de même enflammer mes sens. Devais-je croire que Zulima souffrirait patiemment mes infidélités?

Que de maux je me préparais ! En fuyant le sentier de la vertu, que devenait le serment sacré que j'avais fait à cette femme infortunée qui n'attendait sa délivrance que de moi? Elle est moins belle que Zulima ; mais elle est plus belle que toutes les femmes que j'avais vues avant elle. Combien la pudeur ajoute à l'éclat des charmes ! En disant ces mots, je voulus revoir ces traits qui naguère avaient fait sur moi une si forte et une si douce impression. J'ouvre la boëte qui contenait son portrait ; mais, ô douleur ! un crêpe funèbre le couvrait, et mes efforts pour l'ôter furent vains. Des larmes brûlantes inondèrent mes joues ; je sentais que j'avais mérité d'être privé de voir cette précieuse image ; mais ce crêpe me causait un effroi

que je ne puis exprimer. Hélas ! disais-je, si le souverain Génie a donné à la dame de la Discrétion le pouvoir d'être instruite de toutes mes démarches, qu'aura-t-elle pensé de cet inconcevable délire ? Peut-être ai-je causé sa mort. Oh ! la mienne ne pourrait expier un si grand crime ! O vous que je ne puis voir ! mais que j'adore sous ce voile funèbre, je vous jure par les mânes de ma mère, de n'être jamais qu'à vous, et de braver mille morts, plutôt que de ne pas tout oser pour ma délivrance. Je me sentis plus content de moi, après ce serment, et le sommeil vint fermer ma paupière.

CHAPITRE II.

La haine succède à l'amour.

ZULIMA, qui était rentrée à l'aurore, trouva Fatime veillant dans sa chambre, et sachant que je m'étais retiré pour prendre quelque repos, ne voulut pas qu'on me réveillât. Je crois que Fatime n'en fut pas fâchée. Ce ne furent donc que les rayons brillants du soleil qui m'arrachèrent des bras de Morphée. J'entendis la voix de la reine, et mon cœur tressaillit de volupté. Elle s'entretenait familièrement avec Fatime, et chaque mot qu'elle prononçait anéantissait ma généreuse résolution. O Fatime ! ce n'est que d'aujourd'hui que j'existe ; je vais donc le combler de bon-

heur, cet être charmant qui me consacre son existence? comme il embellira la mienne ! Fatime, t'a-t-il parlé de moi, son cœur te semble-t-il aussi tendre que le mien? J'admirai avec quelle facilité les femmes savent déguiser leurs sentimens. Fatime osa lui exprimer tout ce que je ne lui avais pas dit; elle me peignit à sa maîtresse dévoré d'impatience, maudissant la grandeur importune qui m'enlevait des momens si fortunés; c'est ainsi que Zulima, qui trahissait le sofi, était trahie par sa confidente.

J'étais si indigné de la conduite de Fatime, que je rougissais d'avoir pu m'oublier un instant avec un être aussi méprisable; mais que m'importaient et Fatime et même Zulima, ne fallait-il pas que je

m'arrachasse à elles ; il le fallait, c'était un devoir sacré, mon cœur ne pouvait y consentir. Elle m'a conservé la vie, si elle m'avait laissé périr, je n'aurais pu délivrer ma dame, et qui me dit que je pourrai réussir. Je ne suis qu'à huit lieues du palais de la Discrétion, et déjà deux fois la mort s'est présentée à mes regards. N'importe, tant que je vis, je lui appartiens : c'est en vain que je cherche des prétextes, il faut fuir. Mais me sera-t-il possible ?

Tandis que je me livrais à ces cruelles incertitudes, j'entendis ouvrir les portes de l'appartement de la reine, et les odalisques y entrer. Je me sentis rassuré et je me dis, je puis encore me livrer au plaisir de la voir, caché parmi celles que l'on croit mes compa-

gnes, j'éloignerai pour quelques momens cette terrible explication.

J'ouvre doucement la porte; Zulima était à sa toilette; ses longs cheveux noirs tombaient négligemment sur son col d'ivoire; un peignoir de mousseline très-claire voilait ses charmes sans les cacher. Elle me vit, et rougit; son trouble la rendait plus belle encore. Je n'osais approcher, Fatime sourit en me voyant, mais elle n'était plus rien pour moi: à peine si je l'apercevais. Voilà, ma sœur, dit-elle à Zulima. — Je l'ai vue, répondit la reine, d'un ton sévère, j'espère qu'elle sera plus diligente un autre jour. . . . . Puis elle détourna les yeux de dessus moi; les miens restaient constamment attachés sur elle. J'admirais avec quel art elle tressait ses cheveux

et plaçait son voile. Qu'on se peigne un homme épris de la plus forte passion, assistant à la toilette de sa maîtresse, et qu'on songe en même temps que l'honneur m'ordonnait de la fuir, et l'on se fera quelqu'idée de ma position. J'aurais voulu que ce moment eût toujours duré, je tremblais en songeant à celui qui allait succéder.

Hélas ! il ne vint que trop tôt. Zulima se leva, passa dans le cabinet d'où je sortais, me fit signe de la suivre : elle y était à peine entrée, que Fatime ferma sur nous la porte et se retira. Alors, réunissant toutes les puissances de mon âme, je mis un genou en terre devant Zulima : elle voulut me relever. Non, laissez-moi, laissez mourir à vos pieds un malheu-

reux indigne de vos bontés, s'il pouvait trahir des sermens sacrés.... — Que dites-vous, Rodolphe? — Oh ! daignez m'entendre, prenez pitié du malheureux Rodolphe. Vous n'ignorez pas de quel feu brûlant vous avez embrasé mon cœur; hier encore, Dieu! quel moment ! il ne s'effacera jamais de ma mémoire, je ne méritais pas un semblable bonheur. Je suis un infortuné condamné à tous les maux, et que les dieux n'ont cessé de poursuivre depuis l'instant de sa naissance. Alors je lui racontai les malheurs de ma mère et le serment qui m'engageait à combattre Noradin à outrance. J'avouai que l'éclat de ses charmes m'avait tout fait oublier, mais que des remords déchirans me rappelaient à mes de-

voirs, et que rien ne m'y ferait manquer. Je lui demandai de me rendre la liberté, et la suppliai de m'oublier, tandis que son image et ses bontés seraient sans cesse présentes au malheureux Rodolphe. Je ne lui parlai point de ce qu'il y avait de surnaturel dans mes aventures, ni de la dame de mes pensées; mais soit qu'elle se crût une rivale, soit qu'elle vît avec effroi une séparation qu'elle n'avait pu prévoir, elle n'oublia rien pour me faire changer de résolution: c'était en vain, ce crêpe funèbre m'avait fait une telle impression, qu'il semblait couvrir les charmes de Zulima. Enfin, lassée de ma froideur, la colère succéda à l'amour. — Perfide, me dit-elle, crois-tu te jouer impunément d'une reine en fureur!

crois-tu que je languirai d'amour si tu ne réponds plus à mes vœux ! Je voulais tout faire pour toi ; tu ignores jusqu'à quel point j'espérais te rendre heureux, mais tu n'es pas même digne de le savoir. Réfléchis sur le parti que tu vas prendre. Tu veux être libre, tu veux me fuir, voilà la clef, c'est celle de la galerie qui mène à la tour ; mais ne crois pas qu'une autre jouisse jamais de cet affreux sacrifice. La mort t'attend au haut de cette tour fatale où j'ai reçu ta foi ; ose y retourner, rien ne pourra te soustraire à ma vengeance. Si tu renonces à tes barbares projets, viens retrouver ta Zulima, elle te recevra encore, elle te pardonnera, elle oubliera cet étonnant capribe, et te forcera par ses bontés à rougir de ton ingratitude. A ces mots,

elle me quitte pour rentrer dans ses appartemens, me laissant cette fatale clef.

Je la considérai long-temps dans une espèce de stupidité ; je ne pouvais douter qu'en m'en servant ce ne fût l'arrêt de ma mort. Je regrettais les bontés d'une aussi belle femme, et l'alternative qu'elle y mettait aurait bien pu effrayer tout autre que moi, mais mon serment était sacré. Je fis un pas vers la porte de la galerie, tout à coup je m'arrêtai, un frisson s'empara de moi. Ciel ! mourir, m'écriai-je, quand on pourrait être si heureux ! Heureux ! et peut-on l'être quand on manque à l'honneur ! D'ailleurs, ma dame me voit si elle existe encore, elle reçoit mon sacrifice : si elle n'existe plus ; que ferai-je dans le monde

avec le remords déchirant d'avoir causé sa perte ?

Fortifié par cette idée, je m'élance vers la porte de la galerie, et l'ouvre sans balancer; au même moment, quatre muets de la plus horrible figure s'emparent de moi. Je tombe demi-mort dans leurs bras, je sens à peine qu'ils me transportent au haut de la tour; et, m'appuyant sur la balustrade qui en couronne la terrasse, ils me poussent avec violence en dehors. Je me sentis précipiter et tomber dans le vide des airs.

CHAPITRE III.

J'échappe à la mort; protection du souverain Génie.

J'AVAIS à peine parcouru trente

toises, qui n'étaient pas le quart de l'élévation de la tour, que je me sentis supporté par deux cygnes d'une grandeur énorme, qui volèrent horizontalement environ deux milles. Ensuite, prenant un vol plus élevé, ils passent au-dessus des montagnes qui entourent Hispahan, puis ils redescendent doucement et me posent au pied d'une des plus hautes. Dans le trajet, mes habits de femme étaient disparus, et je me retrouvai avec celui que j'avais lorsque je quittai le palais de la Discrétion. J'étais fort étourdi de la rapidité de ce voyage, et j'allais en rendre grâces au souverain Génie et à ces beaux oiseaux; mais, au lieu de cygnes, je trouvai mes dogues. Alors, je compris que ces bons animaux avaient la faculté de prendre la forme qui

m'était la plus utile, et ma reconnaissance augmenta envers le souverain Génie. Je réfléchis sur tout ce qui m'était arrivé ; et je ne pouvais comprendre comment une femme qui m'avait comblé de bontés, qui disait m'aimer depuis quatre ans, et qui avait une haute réputation de justice et de bienfaisance, s'était conduite avec moi d'une manière si atroce.

Je ne vis plus en elle qu'un monstre cruel, et la noirceur de son âme fit disparaître à mon imagination ces charmes qui avaient pensé me faire manquer au plus saint des sermens. Je jurai de l'oublier, et cela me fut très-facile. Je ne sais si le saut de Leucade avait le même succès que celui qu'elle m'avait fait faire ; j'avoue que celui-ci me guérit entièrement. Ren-

du à mes premiers sentimens, il ne me restait que la douleur de penser à ce crêpe funèbre; je me flattais que ma nouvelle conduite l'avait fait disparaître; je désirais et craignais de m'en assurer. Enfin, j'ouvris la boëte, et quelle fut ma joie, quand je revis mon amie plus belle que jamais. Je baisai avec le respect le plus tendre cette image chérie, et lui promis de ne jamais mériter qu'elle se couvrît de ce voile lugubre.

Tranquille sur mes amours, je regrettais mon pauvre Félix, et le dirais-je? aussi mon porte-feuille. Il ne me restait aucun espoir de retrouver ni l'un ni l'autre, lorsque les feuilles d'un bananier sous lequel j'étais assis s'agitèrent, j'en vis descendre un écureuil, le cœur me battit: c'était Félix lui-

même, qui, dans l'instant qu'il se fut assuré que c'était moi, reprit sa forme naturelle. Je lui fis mille caresses, et enfin je lui demandai des nouvelles de ma fortune. Il me quitta un instant, entra dans une caverne et en ressortit peu après, tenant dans ses mains mon porte-feuille et mes tablettes. Je lui demandai comment il avait pu se soustraire aux recherches des gens de justice. Il me montra la relation de tout ce qui lui était arrivé, je la lus avec grand intérêt.

Ne me trouvant pas en sûreté si près d'Hispahan, je me déterminai à me mettre en marche, j'appelle mes chiens que j'avais vu entrer dans un taillis voisin, mais quelle fut ma joie, en entendant hennir ; je trouve deux

beaux chevaux barbes qui paraissaient aussi forts que légers. J'avais, dès l'instant qu'ils s'étaient attachés à moi, remarqué dans leur humeur une différence extrême : l'un était doux, carressant et sensible, l'autre d'une vivacité que rien ne pouvait contenir : ils conservaient, sous la forme chevaline le même caractère. Je montai le plus tranquille et donnai l'autre à Félix ; nous prîmes un sentier qui traversoit une plaine à perte de vue.

Nous avions fait environ dix lieues, et le soleil était à son couchant, je ne voulais pas entrer dans aucune ville de Perse : un petit bois qui bornoit l'horizon me parut un asyle plus sûr, nous y mîmes pied à terre, nous n'a-

vions d'autres provisions que mes pastilles et mon flacon, nous laissâmes paître nos chevaux, Félix étendit leurs chabraques sur le gazon, nous nous couchâmes. Si, pendant notre sommeil, dis-je à Félix, quelques coureurs Arabes venaient enlever nos chevaux?... Je n'avais pas dit ces mots qu'ils disparurent pour faire place à mes chiens fidèles, qui vinrent se coucher à nos pieds : ce qui me donna une grande sécurité.

Aux premiers rayons de l'aurore je vis nos chevaux qui paissaient. Félix leur remit leur équipage, et nous nous acheminâmes vers un gros bourg, que les minarets de la mosquée nous faisaient apercevoir de loin. J'envoyai Félix s'y informer de la route qui devait conduire à Férabat sur la mer Cas-

pienne, où je comptois m'embarquer pour gagner Astracan. Il me rapporta, dans la même langue, que nous n'étions qu'à quinze lieues de la mer, qu'il fallait tirer au couchant, mais que si nous n'étions pas une nombreuse caravane, nous avions tout à craindre des Arabes qui infestaient ce canton. J'hésitai à cette fâcheuse nouvelle; cependant il fallait bien suivre notre route. Je me recommandai au beau pigeon blanc, et pris le chemin qu'on nous avait indiqué.

Nous avions fait environ six stades, lorsque j'aperçus une troupe armée, que j'imaginai bien être les Arabes Bédoins, dont on nous avait parlé. Je pressais inutilement mon cheval pour les éviter; ils allaient nous atteindre, quand tout-à-coup nous nous trouvâmes moi

et Félix sur des tours portées par deux éléphans ; mais ce n'était pas assez pour notre sûreté, il vint fondre douze grues qui, changées en soldats, lancèrent une grêle de traits sur ces brigands qui nous avaient joints, ils furent tous mis en déroute, et ce qui échappa aux armes meurtrières de mes fantastiques soldats, prit la fuite. Je remerciai le souverain Génie, et le priai de me continuer son secours jusqu'à la ville. Il exauça ma prière, et ce ne fut qu'à un jet de pierre que les grues s'envolèrent, et que les éléphans redevinrent chevaux. J'avais ôté les pierreries de mon turban, et mon habit, pour ne pas m'exposer à la voracité de la justice, et je ne voulais passer à Férabat que pour un simple marchand. Nous entrâmes dans la pre-

mière hôtellerie, où un très-bon souper et un bon lit, me remirent de toute la fatigue que j'avais éprouvée depuis le départ, un peu brusque, du palais de la reine de Perse.

CHAPITRE IV.

Je m'embarque.

J'ALLAI le matin au port, un vaisseau était appareillé, je n'y trouvai pas le capitaine qui était allé à la ville pour terminer quelques affaires, mais je convins avec son lieutenant pour mon passage et celui de Félix. Je revins à l'hôtellerie, Félix prit les deux chevaux par la bride, et dans le temps que nous étions seuls sur la route qui conduisait à la mer, ils redevin-

rent dogues, ce qui me fit grand plaisir; c'était bien plus commode pour l'embarquement. Nous arrivâmes comme on allait lever l'ancre; nous entrâmes dans la chaloupe qui conduisit à bord. Je demandai à voir le patron, que l'on m'avait dit être Sarrazin, le lieutenant nous mena à sa chambre. Quelle fut ma surprise de trouver sous le turban le traître Jéromo! Je dissimulai; je vis bien qu'il ne me reconnaissait pas. Si nous n'eussions pas été en pleine mer, j'aurais cherché un prétexte pour retourner à terre, mais je n'avais plus aucun moyen, et pris le parti le plus sage, celui de rester inconnu à mon déloyal écuyer. J'ai su depuis qu'il avait employé l'argent qu'il m'avait volé à équiper un vaisseau armé en course con-

tre les Chrétiens dont il avait renié la religion. J'avais tout à craindre d'un homme sans foi, et qui avait eu avec moi de si grands torts. Ce danger me fit perdre de vue tous ceux que l'on peut redouter dans une traversée plus périlleuse que longue.

Heureusement pour moi, Jéromo, pour s'étourdir sur les reproches de sa conscience, passait la plus grande partie du jour à boire, n'étant pas plus fidèle observateur de la loi qu'il avait embrassée, qu'il n'avait respecté celle de ses pères ; toujours à moitié ivre, il n'avait pas conservé assez de présence d'esprit pour me reconnaître ; d'ailleurs, comment aurait-il pu s'imaginer que son ancien maître fût devenu marchand dans la Perse? Il me croyait mort,

et jamais il n'aurait su qui j'étais, sans une aventure extraordinaire qui me permit de me nommer à lui sans danger. Je passais la journée enfermé dans ma chambre, avec Félix, et mes deux gros chiens, et je n'en sortais que pour prendre mes repas.

CHAPITRE V.

Délivrance de cinquante chevaliers chrétiens.

Je m'étais couché dans mon hamac, et m'y étais assoupi lorsque j'entendis un bruit qui paraissait venir du fond de calle. Je me levai et dis à Félix, qu'y a-t-il? J'écoute, le bruit redouble, et je ne doute plus qu'il n'y ait un soulèvement dans l'équipage, dont nous pouvons

être la victime. On allait, on venait; Jéromo et son lieutenant parlaient avec véhémence, et disaient en jurant : ces chiens de chrétiens ne sont bons qu'à jeter à la mer. — Ah ! nous sommes perdus, dis-je à Félix, nous sommes reconnus, et jamais, non jamais je ne reverrai ma dame ! Un instant après, Jéromo ajouta. —Ils se plaignent, et de quoi? N'est-ce pas assez de leur donner ce qu'il faut pour ne pas mourir? Croient-ils que je puis nourrir cinquante hommes comme quatre? il aurait fallu embarquer plus de vivres que le vaisseau n'en peut contenir. Qu'ils se taisent, sinon je les ferai tous glisser sur la planche. A ces mots, je compris bien qu'il ne s'agissait pas de nous, mais d'infortunés chrétiens que, selon toute apparence, Jéromo al-

lait vendre à Astracan. Ah ! dis-je en moi-même, si je n'avais pas perdu le courage, je pourrais délivrer ces prisonniers ; mais, n'ai-je donc pas éprouvé que la vertu m'en a tenu lieu ? Allons, Félix, allons à leur secours. En disant ces mots, je sors de ma chambre, vais trouver le maître de l'équipage, et m'informer de lui d'où venait toute cette rumeur. — Ce n'est rien, me dit-il en écumant de colère ; de vils esclaves, dont je n'ai pu m'assurer qu'en les chargeant de fers et les mettant à fond de calle, y font un bruit infernal, parce que, disent-ils, ils ne sont pas nourris, tandis qu'on leur donne tous les jours une once de riz et un poisson d'eau : n'est-ce pas assez pour des infâmes chrétiens ? — Oh ! sûrement, répondis-je ; mais écoutez. Je sais

plusieurs sortes de langues, laissez-moi descendre, je leur parlerai, je les mettrai à la raison. — Oh ! fort volontiers; mais dites-leur qu'ils se contentent de ce que je leur donne à manger, ou je les enverrai boire.... Je descends aussitôt, suivi de Félix, accompagné de mes deux dogues. Jéromo nous avait fait précéder par deux matelots.

Dès que j'eus gagné la calle, je fis signe à mes chiens, ils se dressèrent sur leurs pattes, collèrent les deux Sarrasins contre la quille, prêts à les étrangler au premier signal. Ne craignez pas, leur dis-je, tant que vous n'appellerez pas au secours, votre vie est en sûreté; mais, au moindre mouvement, au moindre cri que vous ferez, vous êtes morts. Ils se tinrent pour bien

avertis, et n'osèrent sourciller. Je m'adressai aux malheureux qui étaient enchaînés dans cette affreuse prison ; ils étaient si pâles, si décharnés, qu'on les aurait pris pour des spectres. Dites-moi, leur dis-je en français, qui êtes-vous? — Des chevaliers, reprit le chef, victimes de la plus affreuse avarice. Ce corsaire nous a achetés, il nous conduit à Astracan pour nous vendre aux Barbares. Au premier mot qu'il prononça, je tressaillis en entendant parler ma langue, et animé par ce sentiment si vif qui nous unit à nos compatriotes, je brisai, avec l'aide de Félix, les fers dont ses bras étaient chargés ; il s'unit ensuite à nous pour rompre ceux des autres, et en moins d'un quart-d'heure ils furent tous libres. Comme ils

étaient d'une faiblesse extrême, et sans armes, il fut décidé que nous attendrions la nuit pour exécuter notre projet, nous enchaînâmes les deux matelots. Je donnai à chacun des chevaliers une pastille et une goutte de la liqueur pourprée, puis je remontai promptement; et paraissant fort tranquille, je dis à l'infâme Jéromo, il a bien fallu que ces chiens de chrétiens entendissent raison, je ne crois pas qu'ils nous étourdissent davantage. — Ils ont bien fait, dit-il, car, sans cela, par Mahom, ils auraient tous fait le saut: buvons à leur santé. — C'est bien dit, camarade, je voulais vous proposer de régaler tout l'équipage. J'ai quelques bouteilles de vin de Chiras qu'il faut vider à la barbe du prophète. — Je fis signe

à Félix en lui glissant mon flacon dans la main; il revint, m'apportant un pani er de 25 bouteilles qu'il avait préparées avec la liqueur. Jéromo fait assembler tout l'équipage, et lui dit que l'ange Gabriel lui ayant apparu, permet à tous les croyans de boire à la santé de leurs passagers.

Félix et moi nous versâmes à tous un verre de vin; mais, à peine l'eurent-ils bu, qu'ils tombèrent ivres morts. Dès que je les vis hors d'état de se défendre, j'allai ouvrir à mes compatriotes: je les trouvai parfaitement rétablis; ils revirent la lumière avec une joie qui égalait leur reconnaissance envers moi. « Nous n'avons pas un moment à perdre, leur ivresse ne durera pas long-temps, il faut en profiter pour les descendre dans la prison

où ils vous avaient renfermés. » Quand ils furent tous à fond de calle, chargés des mêmes fers dont les Français avaient été délivrés, nous nous distribuâmes les manœuvres.

Je donnai le commandement du vaisseau au chef des chevaliers qui se nommait Anguérand de Ranty : il avait servi dans la marine. La traversée fut heureuse ; j'eus la satisfaction de voir mes nouveaux amis revenir à la vie ; ils me racontèrent leurs malheurs, et m'instruisirent des moyens de les terminer. Je leur promis de les défrayer jusqu'à Dantzick, et là, de de leur donner ce qui leur serait nécessaire pour se rendre en France. Ils me demandèrent inutilement qui j'étais, je gardai toujours le plus profond silence sur mon nom

et mes aventures ; je leur demandai seulement s'ils avaient entendu parler de Rodolphe. L'un d'eux me dit qu'il avait été tué par Noradin dans un combat singulier dont on ignorait la cause. Cela me prouva que l'infidèle Jéromo avait au moins exécuté mes ordres en publiant ma mort.

Lorsque Jéromo et ses compagnons se réveillèrent, rien ne put calmer leur rage en se voyant à la place de ceux qu'ils avaient osé traiter en esclaves : ils poussèrent des hurlemens affreux. Je descendis au fond de calle seul avec Félix; et m'adressant en français à Jéromo, pour ne pas être entendu de ses compagnons, je lui dis : celui que vous avez si lâchement abandonné, Rodolphe, votre maître, qui daignait vous aimer, est

l'instrument dont l'Être suprême se sert pour punir vos crimes. — Ah ! seigneur, qu'entends-je ! vous, Rodolphe ! comment ne vous ai-je pas reconnu? — Parce que le ciel m'a protégé, mais aujourd'hui que je ne vous crains plus, je devrais peut-être terminer une vie dangereuse à la société ; mais je laisse à la vengeance céleste à la finir ; vous ne souffrirez d'autre peine que celle que vous vouliez faire souffrir à mes compagnons d'armes. Vous comptiez les vendre comme esclaves, ce sera vous et vos camarades qui serez vendus ; mais, plus humain que vous, il vous sera distribué une nourriture suffisante. Adieu, je vous défends sur votre tête de prononcer mon nom : je sortis sans attendre sa réponse.

CHAPITRE VI.

Suite de mon Voyage.

Aucun événement intéressant ne suivit celui-ci, et nous arrivâmes à Astracan très-heureusement. Je tins parole à Jéromo, il fut vendu avec ses camarades, mais je leur fis rendre leurs habits, et leur distribuai quelqu'argent. Jéromo essaya de m'attendrir, mais je fus inébranlable; je fis vendre aussi le vaisseau, et en partageai le prix à mes compagnons : et ayant escompté une de mes lettres-de-change, j'achetai des chevaux et des armes pour ma troupe, qui était des plus lestes. Je forçai Anguéran, qui était aussi bon écuyer qu'excellent marin, à en accepter

le commandement. Je ne voulais pas être à la tête de ces braves chevaliers. Je craignais toujours quelques accès de frayeur, quoiqu'il semblât que le souverain Génie voulût m'épargner ce malheur devant mes anciens frères d'armes, car je n'éprouvais aucuns symptômes de cette cruelle maladie, j'en redoutais toujours les effets, et il me paraissait bien plus facile de la dérober aux yeux de mes compagnons, confondu dans les rangs que si je marchais le premier. On attribua ma résistance à accepter le rang de chef à mon extrême modestie : tout en moi surprenait mes compatriotes, la simplicité de mon extérieur, de mon train, la magnificence avec laquelle je les avais montés et armés, le profond secret que je gardais sur mon

nom et mes aventures. Ils interrogeaient sans cesse Félix, qu'ils ne pouvaient croire muet parce qu'il n'était pas sourd. Leur curiosité n'avait rien d'offensant pour moi, elle tenait à leur reconnaissance. Ils ne pouvaient se faire à l'idée qu'ils ne reverraient plus leur libérateur, puisqu'ils ignoraient jusqu'à son nom. Je cherchai à les consoler en leur promettant que si je revenais jamais en France, je les ferais avertir, et les présenterais à la dame de mes pensées; ils m'en demandèrent le serment, je le fis sur la boëte qui renfermait son portrait. Ils me donnèrent leurs noms; ils étaient tous du comté de Champagne. Après cet engagement, ils cessèrent de me questionner.

Il fut convenu que l'on abrége-

rait le chemin par le récit de leurs hauts fait et de leurs aventures galantes. Nous étions si imposans, plus encore par notre contenance que par le nombre, que les Tartares n'osèrent pas nous attaquer, et nous arrivâmes à Asof sans le moindre échec : c'était une forteresse que le roi des Bulgares venait de faire construire, il en avait donné la garde à un Pisantin nommé Savarelli. Anguerand l'avait connu autrefois pendant les guerres de Lombardie ; il nous assura que nous aurions une magnifique réception. J'avoue que je ne croyais pas à la bonne foi italienne, et la conduite de Jéromo avait fortifié ma défiance envers cette nation astucieuse ; j'étais donc d'avis de bivouaquer sous les murs d'Asof, et de ne pas nous confier à Sava-

relli. Anguerand nous assura qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'au contraire nous pourrions y prendre quelque repos, dont, au moins, nos chevaux avaient le plus grand besoin. Je consentis à ce qu'il voulut.

Arrivés au pont-levis, nous demandâmes à entrer dans la place, le gouverneur envoya reconnaître Anguerand et sa troupe, les chevaliers se nommèrent tous. Quand on en vint à moi, je répondis que je voulais demeurer inconnu, et que me trouvant en aussi bonne compagnie, on ne pouvait douter de ma foi: on se contenta de ma réponse, et le pont fut baissé.

CHAPITRE VII.

Affreuse trahison.

Le gouverneur fit mille amitiés à Anguerand, et l'engagea à ne pas prendre d'autre logement que chez lui, et comme le sire de Ranti ne voulut pas se séparer de moi, on nous fit préparer deux appartements, et Félix eut un lit dans le mien ; nos chevaliers se retirèrent dans différentes hôtelleries. Cependant Savarelli, pour faire honneur à Anguerand, ou plutôt pour cacher son mauvais dessein à mon égard, les engagea tous à souper. Le repas fut très-splendide, et l'on porta tant de santés, que nos chevaliers se retirèrent ayant la tête un peu étourdie. Pour An-

guerand et moi, nous conservâmes entièrement notre raison, et bien m'en prit; car, dès que je fus dans ma chambre, je remis mon écrin, mon porte-feuille et mon argent à Félix, et crainte de surprise, tant la figure du commandant m'avait inspiré de défiance, je me jetai tout armé sur mon lit. J'avais visité tout mon appartement, et je n'y avais trouvé d'autre porte que celle qui communiquait à celui de Renti.

Cependant, à peine venais-je de m'assoupir, que j'entendis du bruit au pied de mon lit, et vingt Bulgares remplirent ma chambre. La frayeur me saisit au point de m'ôter toute présence d'esprit, je pouvais appeler Félix et Anguerand, ils seraient venus à mon secours, mais je n'osai ni crier, ni

remuer; quatre des plus forts s'emparèrent de moi, pendant que d'autres cherchaient mon argent et mes bijoux, et ne m'en ayant pas trouvé, ils m'enlevèrent sans résistance; mon immobilité leur fit croire que je dormais, et j'entendis distinctement qu'ils se disoient: il sera bien surpris à son réveil de se trouver dans la tour. Ne pouvant sauver ma liberté et peut être ma vie, je voulus au moins mettre à couvert ma réputation, en les fortifiant dans l'idée que le sommeil seul m'avait empêché de me défendre. Je me laissai donc coucher sur le lit de camp de la prison, sans faire aucun mouvement. Comme il dort! disait l'un. — Aussi ils ont tant bu, répondait l'autre. — O bien, il aura le temps de jeûner, ajoutait un troisième.

Quand je fus bien assuré qu'ils étaient tous sortis, et que je n'entendis plus rien, j'ouvris les yeux, et je me trouvai dans le plus affreux cachot : ce qui m'affligeait le plus était d'être séparé de mon fidèle Félix ; mais, d'un autre côté, la faculté qu'il avait de reprendre son habit d'écureuil, m'ôtait toute inquiétude pour lui et ma fortune. Beau pigeon blanc, disais-je, vous seul pourriez me tirer de ce séjour d'horreur. J'entendis voler au-dessus de ma tête : c'était lui ; il tenait dans son bec des tablettes qu'il laissa tomber à mes pieds, j'écrivis à Ranti ma triste situation, et attachant au col du beau pigeon ces tablettes, il s'envola.

Je restai plusieurs heures sans avoir de réponse ; je craignais que

les chevaliers n'eussent subi un sort semblable au mien, et qu'ils ne pussent me tirer de mon affreuse prison, où il paraissait qu'on voulait me laisser mourir de faim; car on ne m'avait pas donné même la nourriture des prisonniers. Enfin, je commençai à entendre du bruit au pied de la tour, le cliquetis des armes ne me fit plus douter que les chevaliers ne combattissent pour s'en emparer. J'entendais les cris des blessés, et je m'affligeais d'être la cause que le sang coulât pour ma liberté. Un bruit terrible me fit connaître que la porte venait de céder aux coups de hache de mes braves compatriotes, et à peine mon âme était-elle livrée à l'espérance, qu'Anguerand était dans mes bras, me témoignant toute sa joie d'avoir

pu prendre sa revanche. Mon premier soin fut de lui demander si aucun des nôtres n'avoit été blessé. — Aucun, dit-il, n'a quitté les étriers : ainsi, s'il y en a quelques uns qui aient reçu quelques blessures, elles ne peuvent être légères. . . . Mais ce qui vous étonnera, c'est qu'après nous être rendus maîtres de la place sans résistance, nous n'en avons trouvé que dans la troupe qui défendait la tour, et qu'elle était commandée par Jéromo ; dès que je l'ai aperçu, je n'ai pas été le maître de ma fureur, j'ai couru et lui ai porté un coup de lance qui l'a étendu mort à mes pieds.

Le traître Savarelli, qui avait volé pour le défendre, a été entouré par les nôtres, blessé mortellement et fait prisonnier; il de-

mande à vous voir avant de mourir. Venez d'abord vous montrer à vos amis, qui brûlent du plaisir de vous embrasser. Le perfide gouverneur avait voulu nous persuader que vous aviez demandé à sortir la nuit de la place, et que, quelqu'instance qu'il vous eût faite, il n'avait pu vous faire changer de résolution; Félix et vos chevaux ne paraissaient point, ce qui nous faisait croire à votre manque de foi, et nous délibérions sur le parti que nous avions à prendre, quand une vieille femme m'a remis votre billet: nous n'avons pas balancé un moment à prendre les armes.

Je revis nos illustres chevaliers, et reçus avec la plus sincère reconnaissance leurs témoignages d'amitié. J'avais le plus grand dé-

sir d'apprendre de la bouche de Savarelli, par quelle étonnante aventure Jéromo, que je croyais esclave à Astracan, se trouvait commandant à Asof, et comme je craignais que la mort ne l'empêchât de m'en instruire, ayant laissé à Anguerand le soin d'assurer la tranquillité dans la place, je me rendis avec vingt des nôtres au palais du gouverneur; j'entrai dans la chambre où il était couché, respirant à peine. Dès qu'il m'entendit, il ouvrit les yeux et me fit signe d'approcher. Hélas! me dit-il, je ne vous connais qu'au moment où je ne puis vous marquer que le regret de la plus noire trahison. Seigneur!.. Comme je vis qu'il allait me nommer, je me penchai sur son lit, et lui dis à voix basse, je vous demande le plus profond

secret sur mon nom et mes aventures. — Je le garderai, seigneur. Hélas ! que ne puis-je vous donner d'autres preuves de mon dévouement ! mais il faut que vous sachiez ce qui a été cause de ma conduite envers vous. Il y a cinq jours que Jéromo arriva ici avec un marchand Arménien à qui vous l'aviez vendu, il me demanda une audience particulière. Je ne fus pas peu surpris de voir mon cousin germain dans l'esclavage ; il me dit que c'était vous qui l'aviez vendu à ce marchand. Mon premier soin fut de payer sa rançon, et le second de méditer avec lui les moyens de nous venger de cet affront ; il avait bien pensé que vous suivriez votre route par cette ville. Comme il m'avait dit qu'An-

guerand était des vôtres, je ne doutai pas que l'ayant connu autrefois, il ne vous engageât à séjourner ici. Tout ce que nous avions prévu est arrivé. J'avais rendu Jéromo maître de votre sort; c'est lui qui vous a enlevé pendant votre sommeil; il en aurait usé avec vous avec cette profonde haine que notre nation possède au dernier degré, mais le ciel n'a pas voulu que vous fussiez victime de sa scélératesse; il a péri sous les coups du brave Anguerand, et moi-même j'ai reçu la peine de ma lâche trahison; mais la plus cuisante pour moi, a été d'apprendre, d'Anguerand même, que mon perfide parent avait abusé de ma crédulité, et que l'état où vous l'aviez réduit n'était qu'une juste

vengeance de ses crimes envers ces généreux Français ; c'est alors que j'ai vu l'abîme où le traître m'avait entraîné, et que la mort m'a paru un bienfait, en comparaison des remords qui m'auraient déchiré s'il avait consommé son affreux attentat ; assurez-moi, brave chevalier, que vous me pardonnez, et je mourrai tranquille. — Vivez, lui dis-je, mon cher Savarelli, et soyons amis. — Ce serait pour moi un titre glorieux, mais je n'en jouirai pas longtemps, mes blessures sont mortelles ; adieu, puissiez-vous être heureux, ce sera le dernier vœu de Savarelli ! Je le serrai dans mes bras, mais déjà les voiles de la mort s'étendaient sur ses yeux, il tomba dans un anéantissement total.

Je le quittai, et il expira peu d'heures après.

Je ne savais ce qu'était devenu Félix, je le trouvai dans ma chambre; il avait échappé aux recherches de Savarelly, en se revêtissant de sa forme d'écureuil : il me remit tous mes effets qu'il avait cachés sous un panneau de boiserie. Mes chevaux se retrouvèrent dans les écuries du commandant. Ainsi personne ne put se douter du pouvoir surnaturel qui veillait sur moi.

Anguerand avait fait arborer l'étendard de France sur les remparts. Vingt-cinq des nôtres, qui n'avaient pas de propriétés dans leur patrie, restèrent dans la place dont la garnison s'était donnée à nous; et j'ai su depuis, que celui

que les chevaliers avaient choisi pour chef, avait épousé la veuve de Savarelly, qui était Française.

Nous sortîmes d'Asof et prîmes notre route vers Bielogorod. Aucun événement remarquable ne nous arrêta. Des gîtes tantôt bons, tantôt mauvais, toujours de la gaîté, de la cordialité, de l'argent comptant rendirent, nos jours agréables; et si je n'avais pas été séparé de la dame de mes pensées, je me serais trouvé fort heureux: mais j'avais tant d'inquiétude de son sort pendant mon absence, et de desir de la voir échapper au tyran cruel qui la retenait sous ses lois, que je hâtai mon arrivée en Norwège.

J'aurais bien voulu qu'Anguerand ne me quittât pas, et qu'il m'accompagnât jusqu'à Dron-

téim, mais il n'aurait pas voulu se séparer de nos compatriotes, et je ne pouvais confier à vingt-cinq personnes un secret si important. Je me déterminai donc, lorsque je serais arrivé à Dantzick, à faire le reste du voyage suivi seulement de Félix.

CHAPITRE VIII.

L'Esclave et sa Compagne.

Après avoir séjourné à Beilogorod, et pris la route dont nous étions encore à dix milles, nous vîmes passer près de nous une femme extrêmement belle, qu'un esclave menait en croupe, suivie de deux autres esclaves montés sur des chevaux très-vigoureux. Ils passèrent avec une rapidité étonnante;

ils paraissaient fuir une troupe d'hommes armés qui les serraient de près, et ne pouvaient manquer de les joindre.

Nous nous trouvâmes entre les fuyards et ceux qui les poursuivaient. Les premiers tournant tout à coup bride, s'adressèrent à Anguerand. Ce fut la femme qui porta la parole. Sauvez-moi, je vous en conjure, braves chevaliers! Je suis perdue si je tombe entre les mains de cette troupe que vous voyez sur le haut de la montagne; sauvez-moi, au nom de l'amour et de l'honneur! — Comment se peut-il faire qu'en invoquant l'honneur, vous soyez sous la protection d'un esclave? — Chevalier, ne jugez pas sur les apparences, reprit vivement celui qui la tenait en croupe; voulez-vous ou non nous se-

courir ? vous nous faites perdre des momens qui nous sont chers.

La fierté avec laquelle il s'exprimait, la noblesse de ses traits, me firent soupçonner qu'il n'était nullement ce qu'il paraissait être. Je l'assurai, au nom de la troupe qui ne l'entendait pas, parce que lui et la dame parlaient latin, que nous leur accordions toute protection. Je les fis passer dans les rangs, leurs esclaves et Félix fermèrent la marche. Nous pressions nos chevaux pour entrer dans un un bourg qui était devant nous, avant d'être joints par la troupe qui poursuivait la belle inconnue, mais bientôt nous fûmes contraints de renoncer à cet espoir. Les chevaux qu'ils montaient étaient plus frais que les nôtres, et ils gagnaient tellement, que nous entendions

derrière nous le retentissement du galop de leurs coursiers.

Anguerand voyant qu'il fallait combattre, nous fit faire volte face, et, nous serrant, nous présentâmes un escadron carré, au milieu duquel nous plaçâmes la belle aventurière. Le faux esclave me pria de la tenir en croupe, et se plaça auprès d'Anguerand, ne voulant pas, disait-il, qu'un autre eût la gloire de porter les premiers coups au barbare qui voulait lui ravir le bien le plus cher à son cœur. Il n'avait pour toute arme qu'un cimeterre, mais il paraissait d'une adresse si distinguée, qu'il n'en avait pas besoin d'autres. Le feu qui brillait dans ses yeux aurait suffi pour jeter l'épouvante dans la troupe ennemie qni bientôt nous joignit

en poussant les cris les plus effroyables.

Je frissonnai : mais le dépôt qui m'était confié était si précieux, que, rappelant ma vertu, je ne songeai qu'au danger que courait cette belle femme, et j'oubliai le mien. D'ailleurs, chargé de cet intéressant fardeau, je n'aurais pu combattre. Il me suffisait de me tenir ferme sur mes arçons, et de couvrir de mon corps cette amante infortunée qui tremblait pour les jours de son ami, bien plus que pour les siens.

Le combat fut long et opiniâtre. Mon cheval et celui de Félix faisaient des prodiges de valeur ; ils mordaient, frappaient des pieds de devant tout ce qui osait s'approcher de nous, et chacun de

leurs coups renversait un ennemi. Enfin les Polacres cédèrent à nos efforts et prirent la fuite. L'inconnu voulait les poursuivre, mais Anguerand l'en empêcha. En ralliant nos chevaliers, nous reprîmes la route de Postdam dans le plus grand ordre. La belle dame et son ami ne cessaient de nous faire les plus tendres remerciemens, et nous promirent qu'aussitôt qu'ils seraient en sûreté, ils nous raconteraient leur triste aventure. Nous arrivâmes comme on allait fermer les portes. Anguerand se nomma, et il fut reçu avec toute sa troupe, sans information. Nous allâmes loger dans la plus grande hôtellerie ; et pendant que l'on nous préparait à souper, nous priâmes la dame de nous raconter son histoire.

CHAPITRE IX.

Histoire de la belle Polonaise.

Je m'appelle Oliska, je suis fille d'Oliski; mon père fut tué dans la dernière guerre, et l'on me donna pour tuteur Alioski, homme du caractère le plus atrabilaire. Plus j'avais été heureuse chez mon père, plus je sentis la différence d'être sous la conduite d'un aussi méchant homme.

Je n'avais pas fait un séjour de deux ans dans son château, que sa femme mourut de ses longs chagrins. Alors il forma le projet de m'épouser, et m'en instruisit; je l'aurais rejeté avec dédain, quand mon cœur aurait été libre. Mais, depuis un an, j'aimais celui qui a

justifié mon choix par les actions de bravoure que vous lui avez vu faire, et que l'habit qu'il porte n'a rendu que plus éclatantes. Il est temps que vous sachiez que sa naissance vaut la mienne : il se nomme Aleric, c'est un chevalier Danois ; il a été pris en revenant d'un pélerinage qu'il avait fait à la Terre-Sainte, et vendu comme esclave. Mon infâme tuteur l'acheta, et loin de lui rendre la liberté, il le garda à son service. Nos cœurs s'entendirent, il me donna les preuves les plus convaincantes de son origine, et je lui promis de l'épouser s'il pouvait m'arracher à un esclavage plus cruel que celui dont il se plaignait ; nous en cherchâmes long-temps l'occasion, mais inutilement.

Cependant aujourd'hui le soleil

devait éclairer mon odieux hyménée. Je résolus de mettre dans nos intérêts deux esclaves de mon père, qui m'avaient suivi, et je leur promis la liberté s'ils pouvaient me procurer la mienne et celle de mon cher Aleric. Nous avons franchi, non sans le plus grand danger, les fossés qui entourent l'affreux donjon d'Alioski. Des chevaux étaient prêts dans un bois voisin, et nous espérions être à Postdam, avant qu'on se fût aperçu de notre évasion, néanmoins sans vous, braves chevaliers, c'en était fait de la vie de mon amant et de la mienne; privée de lui, que ferais-je sur la terre? je n'ai pas besoin, après cela, de vous dire combien nous sommes reconnaissans de vos généreux secours.

J'envoyai sur-le-champ Félix

acheter des habits décens pour Aleric, et priai ce chevalier de disposer de moi et de ma fortune. Ranti voulut lui parler des obligations que lui et ses compagnons d'armes m'avaient; je lui parlai d'Asof: ainsi nous les mîmes réciproquement au fait de nos aventures. Je gardai cependant le plus profond secret sur celle qui m'occupait le plus, j'étais seulement fort aise qu'Aleric fût Danois, parce que je me proposais de faire route avec lui jusqu'à Copenhague. Après le souper, il fut convenu, que, dès le lever du soleil, nous irions chez le juge pour faire rendre justice à Oliska.

Je l'y accompagnai avec Ranti. Ce magistrat nous dit que cette affaire était trop importante pour qu'il pût prononcer un arrêt, et

qu'il fallait qu'elle fût portée devant le duc, qu'il allait faire citer Alioski au conseil du souverain ; mais, qu'en attendant, il fallait qu'Aleric et Oliska restassent sous la sauve-garde de la loi ; que pour la décence, il ne convenait pas qu'ils habitassent sous le même toît ; qu'il offrait sa maison à la belle Polonaise, où elle serait avec sa femme et ses filles, qui étaient de l'âge d'Oliska. Ces tendres amans consentirent, non sans douleur, à une séparation qui n'était que momentanée, et leur assurait un bonheur inaltérable.

Je rentrai chez moi, et je me mis à écrire mon journal, je me rendis compte de tout ce que j'avais dépensé, et voyant qu'il me restait sept cent mille livres, je pensai que je pouvais en destiner

deux cents mille pour Aleric, qui m'avait dit avoir perdu toute sa fortune; mais je voulais les lui offrir d'une manière qui lui fût agréable, et ménager tellement sa délicatesse, qu'il fût en quelque sorte forcé de les accepter. J'écrivis donc au banquier sur lequel j'avais des traites à Copenhague, d'employer cent cinquante mille francs pour racheter les terres d'Aleric, et cinquante mille pour faire les réparations, acheter les meubles et l'argenterie nécessaires pour monter une maison simple, mais décente. Je fis hommage de cette bonne action à ma dame, et regardant son portrait, il me sembla qu'il me souriait en signe d'approbation. Qui m'eût dit qu'une action si simple en elle-même serait la cause de tous les malheurs qui

m'ont accablés. Combien nos destinées sont obscures ! et ce qui me causait une si douce satisfaction pouvait-il avoir une suite si amère ?

CHAPITRE X.

Jugement et reconnaissance.

Le lendemain, nous allâmes au palais du duc, je me parai de mes pierreries, ce qui surprit mes compagnons, qui jusque-là m'avaient vu dans la plus grande simplicité. Nous nous rendîmes à la cour dans le plus bel ordre, et tous le peuple se mit aux fenêtres pour nous voir passer. Quand nous arrivâmes à la cour intérieure, qui était pavée de marbre, nous mîmes pied à

terre, et montâmes quelques degrés pour entrer dans une galerie qui conduisait à la salle du trône, où le duc et la duchesse nous attendaient.

Quelle fut ma surprise, quand je reconnus dans cette princesse la nièce de Charlemagne! celle-ci fit un cri, et se cacha les yeux, comme si elle eut vu un revenant. Le duc, fort étonné, lui demanda la cause de cet effroi. Voyant que j'étais reconnu, et ne voulant pas m'exposer à être nommé en public par la duchesse, je sortis des rangs, et mettant un genou en terre, je dis bas à la souveraine: Madame, des morts tels que moi n'ont rien de dangereux. Je vous supplie de ne me nommer qu'à votre auguste époux; personne ne sait qui je suis, et Rodolphe est mort pour l'uni-

vers entier. Elle rendit au duc ce que je venais de lui dire, et il me fit promettre de lui raconter mes aventures, qui devaient, d'après ma mort supposée, être bien extraordinaires. Je le lui promis, et regagnai ma place.

Nous attendîmes en silence qu'Alioski parût. Il se présenta enfin, accompagné d'une partie de ceux qui l'avaient suivi lors de la poursuite d'Oliska, mais ils portaient tous des marques de la bravoure et de l'adresse des nôtres. L'un avait le bras en écharpe, l'autre un bandeau sur les yeux, celui-ci traînait une jambe, et ceux dont les blessures n'étaient pas apparentes n'en étaient pas moins en danger. Encore n'étaient-ils pas la moitié des leurs : les autres étaient gissants sur leurs lits de

mort, et n'avaient plus que quelques heures à vivre ; néanmoins ces hommes n'inspiraient aucune pitié, l'assemblée paraissait insulter à leurs souffrances : leur méchanceté les avait rendus l'horreur de tout le canton. Dignes en tout point de leur suzerain, ils n'étaient connus que par les vexations et leurs cruautés envers leurs vassaux, et il semblait qu'il y avait entre eux et Alioski une émulation de crime ; tel était le lien de leur association coupable, car ce serait profaner le nom de l'amitié, que de s'en servir pour exprimer l'union des méchans. Alioski était le seul qui n'eût reçu aucune blessure, soit que ses armes fussent d'une meilleure trempe, où qu'il eût trouvé le moyen de se dérober aux coups de son adversaire, en

se cachant dans les rangs; enfin, lâcheté, adresse ou bonheur, il ne se sentait en rien de cette terrible escarmouche.

Le duc ordonna à la belle Oliska de parler; elle sortit du groupe de femmes qui l'entouraient, et levant son voile, elle s'exprima avec une grâce et une énergie qui enlevèrent les suffrages. Alioski parla ensuite, mais avec une telle arrogance, que le souverain l'obligea plusieurs fois à modérer la violence de ses discours. Alerio exposa ensuite les traitemens indignes qu'il avait reçus de ce chevalier félon : la vérité, la décence brillaient dans ses discours.

Cependant, comme il n'y avait pas de preuves juridiques, le duc ordonna le combat entre lui et Alioski, et il fut indiqué à trois

jours. Il nomma les juges du camp, et se retira en me faisant signe de le suivre.

Oliska fut reconduite en triomphe à la maison du magistrat, Aleric et les chevaliers lui servaient d'escorte, et revinrent à notre hôtellerie, couverts des bénédictions du peuple, tandis qu'Alioski n'échappa à sa fureur qu'avec beaucoup de peine. Il voulait décider le combat entre les rivaux, en assommant le tuteur et les siens à coups de pierre : il fallut toute la prudence et la fermeté du magistrat, pour soustraire ces méchans à la colère du peuple, extrême dans ses vengeances. Enfin, il parvint à calmer le tumulte, et Alioski demanda, pour sa sûreté et celle des siens, d'être renfermés dans la citadelle, où ils attendirent le

jour et l'heure indiqués pour le combat.

CHAPITRE X.

Fêtes et Combats.

J'avois suivi le duc, il me fit entrer dans l'appartement de sa femme, qui, bien assurée que je n'étais pas une ombre, me dit: mais bon dieu, Rodolphe, quelle raison avez vous eu de faire publier votre mort, dont votre écuyer apporta la nouvelle à la cour de l'empereur, peu de mois après votre départ pour la Syrie?—Vous allez la savoir, madame, et vous conviendrez avec moi, que celui qui, par sa malheureuse position, avait perdu tout espoir, et ne devait plus prétendre aux honneurs et à la

félicité que lui avait promis le plus grand des monarques du monde était plus que mort..... La princesse soupira, et le duc, qui n'était pas instruit de ses anciennes bontés pour moi, ne prit que pour un sentiment de bienveillance cette marque de sensibilité, qui n'était que le souvenir d'un amour dont j'étais fort aise d'être débarrassé.

Avant de commencer le récit de mes aventures, je m'informai des nouvelles des frères de la princesse. Je n'en sais point, me dit-elle; on dit qu'ils courent les aventures; ils sont peut-être morts, j'en serais bien fâchée, je regretterais surtout Charlemont, qui me faisait rire et qui me disait, vous savez bien..... Enfin, s'ils sont encore en vie, nous les retrouve-

rons, je vous retrouve bien, vous qui aviez été tué, disait-on, par ce vilain Sarrazin..... Mais laissez donc commencer l'histoire de Rodolphe, dit le duc, qui souffrait infiniment toutes les fois que cette femme parlait; elle se tut et je leur contai, dans le plus grand détail, tout ce qui m'était arrivé depuis que j'avais quitté la cour de Charlemagne, et comme mon récit les intéressait singulièrement, ils ne voulurent point que je l'interrompisse et ils firent apporter à dîner dans l'oratoire de la duchesse, où nous passâmes toute la journée. Le soir il y eut un grand soupé où Anguerand et ses frères d'armes furent admis; Oliska était assise près de la souveraine, qui lui fit mille amitiés; on ne se sépara que bien avant dans la nuit.

Les jours suivans se passèrent en fêtes magnifiques, le dernier jour il y eut un bal où nos chevaliers parurent avec l'élégance française; ayant su le projet du duc, je leur avait fait faire les habits les plus agréables; toutes les Polonaises en étaient enchantées, la duchesse me regardait avec une bonté qui m'aurait fort inquiété si le duc eut été disposé à la jalousie; mais elle était si peu faite pour inspirer de l'amour, qu'il s'embarrassait fort peu si elle en avait ou non pour lui. Oliska et Aleric crurent ne pouvoir se dispenser de venir au bal; mais ils ne dansèrent pas; ils étaient vêtus de couleur gris d'ardoise presque noir, symbole de la profonde tristesse qu'ils éprouvaient en pensant que, le lendemain, leur sort serait irrévo-

cablement fixé. Ce couple infortuné attirait tous les regards, tant par sa beauté que par l'inquiétude qui se peignait dans leurs yeux. Aleric passa tout le temps du bal assis auprès de sa dame, dont il tenait une main dans les siennes; les cœurs les plus farouches auraient été attendris de tout ce qu'ils se disaient: tant l'amour vertueux est digne d'intéresser!

On ne sortit du bal qu'à l'aurore, et au moment où le tendre Aleric se séparait d'Oliska, rien ne fut comparable à la douleur de cette dernière; elle ne pouvait supporter l'idée du danger qu'il allait courir, et encore moins celle d'être à Alioski, si son amant était vaincu; car la loi était qu'elle épouserait le vainqueur. Des larmes inondaient ses joues, elle

pressait contre son cœur Aleric, qui ne pouvait se défendre de la plus vive émotion ; enfin, les dames s'emparèrent de cette amante infortunée et lui dérobèrent, en l'entourant, la vue de l'objet de sa tendresse ; mais son cœur resta près de lui.

Bientôt on entendit les trompettes qui annonçaient l'instant de se préparer au combat. J'avais fait donner à Aleric mon armure, qui était d'acier poli avec des agraffes et des clous d'or, la cotte d'armes de velours bleu à crépines de perles, son casque était surmonté d'une aigrette de plumes de héron, attachée avec un gros diamant.

Je voulus qu'il montât mon cheval, que je fis richement caparaçonner. Si Aleric avait paru terrible sous ses habits d'esclave, qui

peut se peindre combien il était redoutable dans le costume guerrier, qui sied si bien aux héros? Aussi toutes les femmes de Postdam firent des vœux pour lui et envièrent le sort d'Oliska; celle-ci, vêtue d'une robe blanche, emblême de la pureté de son âme, parut sur l'estrade où la duchesse lui avait fait préparer une place à ses côtés, ce qui faisait un contraste frappant; car l'hymen n'avait pas embelli la pauvre princesse, et j'avoue qu'en la voyant auprès de l'amante d'Aleric, et en la comparant à ma dame, je ne pouvais comprendre comment j'avais pu me résoudre à porter ses couleurs; mais elle était toujours bonne et persuadée qu'elle n'était pas mal. Elle n'avait pas non plus cette aigreur dans le caractère

qu'ont ordinairement les femmes aussi laides qu'elle.

Aleric vint mettre un genou en terre devant la duchesse, qui lui montrant Oliska, lui permit de lui rendre publiquement l'hommage que son cœur lui offrait tout bas; le Danois prenant la main de la maîtresse de ses pensées, la couvrit de baisers, et son courage parut doubler encore par le prix qui lui était réservé.

Alioski se rendit sur l'arêne, son cheval était bardé de fer, son panache et sa cotte d'armes couleur de sang, son regard était féroce et ses dents s'entrechoquaient de rage.

On les conduisit aux extrémités de la carrière, et au signal ils fondirent l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair; le choc fut terri-

ble, Alioski avait la force de Mars; il était plus grand qu'Aleric, ainsi que le cheval qu'il montait; mais il avait moins de justesse dans les mouvemens, et ayant porté sa lance à faux, elle fut brisée en éclat; il saute de son cheval, Aleric en fait autant, et tirant leurs épées, ils se tinrent corps à corps: rien n'est comparable aux coups qu'ils se portaient: adresse, force, desir de vengeance, tout paraissait égal entre les deux champions.

Aleric, fatigué d'une si longue résistance, chancela, et son amante le croyant vaincu, s'évanouit. Aleric tourne les yeux vers elle, et cette nouvelle preuve d'amour lui rend toute sa force; il se roidit sur lui-même et attend son rival avec un courage intrépide; il esquive le coup qu'Alioski croit lui

porter; et lui enfonce son épée sous le bras, qu'il étendait pour le percer; il tombe. Aleric allait pour le relever et lui donner la vie; mais Alioski se soulève et tourne la pointe de son poignard contre son libérateur, qui, outré de sa perfidie, lui plonge son fer dans la gorge, et son âme atroce s'exhale avec des flots de sang. Aussitôt on proclama Aleric vainqueur et seul possesseur de la personne et des biens d'Oliska, qui revint à la vie en entendant nommer Aleric dans les chants de la victoire.

Ils furent reconduits en triomphe au palais, où la chapelle était préparée pour recevoir le serment du vainqueur; Oliska jura que si ce n'eût pas été Aleric, on n'aurait porté aux autels que ses froides dépouilles; mais avec quel charme

elle promit à son bien-aimé foi et amour et reçut ses sermens.

Les noces se célébrèrent avec la plus grande magnificence, et la duchesse fit présent à Oliska d'une parure de rubis. Le duc aurait voulu que je lui donnasse mon bouquet de pierreries, me dit-elle mystérieusement; mais sans lui dire de qui je le tenais je l'ai détourné de ce projet; cela m'aurait fait bien de la peine; car quoi que j'aie épousé le duc, cela n'empêche pas que je vous aime toujours, et si vous ne m'aviez pas fait dire que vous étiez mort, jamais aucun souverain de la terre ne m'aurait obtenu en mariage: cela est bien vrai. Mais il ne faut pas que le duc le sache, parce qu'on est faite de sorte, ajouta-t-elle en minaudant, qu'on pourrait

bien inspirer de la jalousie. — Ah ! madame, votre vertu doit rassurer votre auguste époux, et croyez que si..... — Je crois tout, mon cher Rodolphe, je sais combien vous m'aimez; mais enfin il faut se faire une raison, et il faut vivre, moi avec mon mari, et vous avec votre dame, comme si nous les adorions, mais nos âmes resteront toujours unies, et s'il arrivait qu'un jour nous devinssions libres l'un et l'aure, rien n'empêcherait. . . . Ici le duc s'approcha de nous, et mit fin à un entretien où j'avais toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire à l'illustre nez de la nièce de Charlemagne. J'évitai avec soin de pareils tête-à-tête, ce qu'elle prit pour une preuve de mon respect et ne l'empêcha pas de nous servir

avec zèle auprès de son mari.

Le duc fit rentrer Oliska dans ses biens, qui se trouvèrent en très-mauvais état ; il parut plus prudent de les vendre et d'en emporter la valeur, avec laquelle Aleric, qui ne savait pas ce que j'avais fait pour lui, comptait racheter une partie de l'héritage de ses pères, et y vivre dans une douce médiocrité.

Tout étant arrangé, nous prîmes congé du duc et de la duchesse, qui voulut que son mari nous donnât cent hommes d'armes pour nous servir d'escorte jusqu'à Dantzick, crainte des embuscades des chevaliers vaincus. Elle l'engagea aussi à me donner son portrait et le sien enrichis de diamans. Pour avoir le mien, elle avait fait faire un tableau qui repré-

sentait le combat d'Aleric, où j'avais assisté confondu dans la foule des spectateurs ; mais elle exigea du peintre qu'il me plaçât sur le premier plan, quoique je ne fusse assurément qu'une figure accessoire. Elle me le fit remarquer ; je crus devoir lui en marquer ma reconnaissance en termes respectueux. Elle aurait voulu, je crois, moins de circonspection de ma part. J'avoue que je n'avais nulle envie de me brouiller avec son mari pour elle, et je me contentai de gémir sur la rigueur de nos devoirs. Le chevalier Robert aurait fait davantage, mais il n'y a qu'une fée Urgèle ; l'esprit peut faire oublier la laideur, et la pauvre comtesse n'avait ni esprit ni beauté. Je promis au duc de lui écrire dès

que j'aurais mis fin à ma glorieuse aventure.

A l'instant du départ, il arriva un événement qui commença d'une manière qui pouvait être fort dangereuse. La duchesse, qui voulut me voir aussi long-temps qu'il lui était possible, s'approcha de mon cheval au moment où je le montais, et cet animal, qui était extrêmement doux, s'avança vers elle, et semblait chercher à la caresser. Ah ! qu'il est aimable, disait-elle, en lui passant doucement la main sur le col, tandis que Félix se sentit emporter par son coursier, qui s'approchant brusquement de la duchesse, mordit les tresses de ses cheveux, et faisant une courbette, semblait avoir le projet de l'enlever. Elle

eut une frayeur extrême et tomba; ce malin animal, dont son cavalier n'était plus le maître, se mit à caracoller à l'entour, sans cependant lui faire le moindre mal. Je l'arrêtai enfin; la princesse se releva, je fis mille excuses, et j'avoue que j'étais surpris dans ce moment que mes chevaux eussent un aussi méchant instinct.

Nous partîmes, et arrivés à Dantzick, il fallut nous séparer d'Anguerand et de sa troupe, ce qui ne fut pas sans les plus touchans adieux. Je lui renouvelai la promesse que je lui avais faite de donner de mes nouvelles dès que je serais de retour en France, et ayant fait mettre dans le portemanteau de chacun cent ducats d'or, je me rendis au port avec

Aleric et sa belle compagne. Nous frétâmes un vaisseau pour Copenhague.

CHAPITRE XI.

Naufrage.

La mer était grosse et les vents peu favorables, mais nous avions tant d'empressement de terminer notre voyage, que nous forçâmes le patron à mettre à la voile.

Je n'avais rien dit à Aleric sur le motif qui me forçait à me rendre en Danemarck; mais j'étais bien assuré qu'il me serait d'un grand secours pour trouver la pierre d'aimant. Sa reconnaissance était si sincère, qu'il ne cessait de me dire qu'il ne serait vraiment

heureux que lorsqu'il trouverait l'occasion de m'être utile.

Vous me le serez infiniment, mon cher Aleric, lui dis-je, un jour qu'Oliska était assise avec nous sur le pont; et sans vous, peut-être, Rodolphe ne pourrait mettre à fin une aventure d'où dépend le bonheur de ses jours. — Rodolphe? reprit-il. — C'est mon nom, des raisons fort importantes m'ont forcé de cacher mon existence dans ma patrie; car je suis Français; c'est par mon ordre que mon écuyer avait publié mon trépas. Je vous instruirai de tout ce qui m'intéresse quand nous serons rendus à Copenhague. Oliska aurait bien desiré le savoir dès l'instant; mais j'éludai poliment; d'ailleurs, le roulis était si considérable, qu'il aurait été diffi-

cile de suivre un long discours. Oliska était bien plus fatiguée que le reste de l'équipage, un commencement de grossesse lui rendait cette situation très-pénible; mais bientôt nous eumes de plus fortes alarmes. Le temps se chargea de noires vapeurs, on ne distinguait plus rien ; le pilote nous avoua qu'il n'y avait plus qu'une protection particulière de la divinité qui pût empêcher de nous perdre.

Il n'avait dit que trop vrai, le vaisseau toucha et fit eau de toutes parts ; les pompes jouaient inutilement. J'éprouvais un effroi qui ne peut s'exprimer, et qui m'ôtait la faculté de penser. Heureusement que Félix, toujours actif et prévoyant, s'occupa de sauver mon trésor ; il enveloppa mon

porte-feuille et mon écrin dans une toile impénétrable à l'eau, et se l'attacha sur la poitrine. Il faisait signe à Aleric de sauver sa cassette, qui renfermait les débris de la fortune d'Oliska ; mais soit qu'il ne comprît pas ses signes, soit que ce tendre époux ne pût avoir d'autres soins que pour sa compagne, il ne prit aucune précaution pour soustraire son trésor à l'élément perfide. Sans cesse auprès de sa femme, il la serrait contre son cœur, et semblait attendre avec tranquillité une mort qui ne le séparerait pas de l'objet de ses amours, leurs fidèles esclaves étaient auprès de nous. Félix, le courageux Félix, prit des cordages, attacha Aleric, sa femme et un esclave, ensuite il en fit autant de l'autre esclave, de lui et de moi ;

il avait à peine pris ces mesures, que j'entendis les cris du désespoir, et je sentis le vaisseau couler bas : tout périt corps et biens. Je perdis de vue Oliska et son époux, mais notre séparation ne fut pas longue ; car je me trouvai, avec Félix et l'esclave, soutenu sur le dos d'un gros poisson, et au feu des éclairs, j'aperçus distinctement mes trois autres compagnons, portés sur le dos d'un autre. On s'imagine bien que ces animaux marins n'étaient autres que mes dogues fidèles. Ils nageaient à fleur d'eau, de sorte que nous n'avions d'autre incommodité que quelques vagues qui passaient pardessus nos têtes, mais qui ne pouvaient faire chavirer nos nacelles vivantes.

Assuré de la protection du sou-

verain Génie, je me confiai sans inquiétude au terrible élément qui avait englouti tout l'équipage. Le dévot Aleric invoquait saint Jacques de Compostelle, Oliska, l'Amour, et leurs esclaves Mahomet; chacun attribuait aux êtres supérieurs de sa croyance la merveille qui nous sauvait d'un si grand danger. Mais qu'importe, n'était-ce pas tacitement au conservateur de l'univers que s'adressaient ces actes de reconnaissance? car quel être pourrait en protéger un autre, si l'Eternel ne lui en avait donné le soin?

Cependant nous abordâmes sans aucun risque la côte, et dès que nous eûmes pris terre, nos poissons se plongèrent dans l'eau et disparurent.

La tendre Oliska semblait n'a-

voir rien perdu ; elle retrouvait l'univers en voyant son Aleric à ses côtés. Mais nous n'avions ni vivres, ni habitation, nous étions dans les plus violentes inquiétudes pour elle ; transie de froid, il n'y avait pas un moment à perdre pour lui trouver un asile où elle pût changer ses habits qui étaient collés sur son corps. Félix me fit signe qu'il apercevait de loin une cabane de pêcheur ; il y courut, et demanda à sa manière si l'on voulait nous recevoir. Un vieillard et sa femme qui l'habitaient le suivirent, et prenant Oliska dans leurs bras, ils nous conduisirent chez eux. Leurs deux filles avaient fait un grand feu, et préparé le meilleur lit qu'elles purent ; elles ôtèrent les habits d'Oliska, lui

en donnèrent d'autres, et la couchèrent.

Le bon vieillard nous offrit aussi d'autres vêtemens que nous acceptâmes, et assis autour d'un grand feu, nous oubliâmes bientôt les dangers que nous venions de courir. Il faut, dit notre hôte, qui était originaire du Groenland, que vous ayez un chat noir dans votre famille, pour avoir échappé ainsi au naufrage. — Non, dit Aleric, je ne crois pas comme vous; mais c'est la récompense de la fidélité que j'ai mise à remplir un vœu que j'ai fait à S. Jacques de Compostelle. Je ne pouvais m'empêcher de sourire de la naïve dévotion du bon chevalier, quand les deux filles de notre hôte, qui étaient allé sur le bord de la mer pour voir si quelques malheureux

naufragés n'y avaient pas été jetés, revinrent tenant mes chevaux par la bride ; ils hennirent à la porte. Je ne sais, dis-je en les voyant, s'ils ont fait un vœu à S. Jacques ou au chat noir, mais les voilà aussi sauvés du naufrage. Félix les mena à l'écurie, où l'on leur donna bien à manger. Nous dévorâmes alors du pain d'orge fort grossier que nous trouvâmes délicieux ; on nous servit aussi des poissons grillés, et nous bûmes de l'eau de genièvre à la santé du chat noir, de S. Jacques, de l'Amour, nos esclaves à celle de Mahomet, et moi tacitement au beau pigeon blanc, ce qui leur fit sûrement beaucoup de bien, mais encore plus à nous qui en avions grand besoin. Nos hôtes voyant que nos yeux se fermaient, étendirent de la mousse

qu'ils couvrirent de peaux de rennes, et se retirèrent dans l'écurie.

Dès qu'il furent sortis Aleric me dit, j'ai tout perdu! — Et moi aussi, lui dis-je..... mais bientôt Félix me rassura en me remettant mon portefeuille et mon écrin; serrant alors mon ami entre mes bras, je lui dis : Mon ami, vous ne manquerez de rien, puisque le ciel a conservé ma fortune! — Je vous estime assez, me répondit-il, pour vous tout devoir, puissai-je au moins vous être utile un jour! — Utile, mon ami, vous me le serez plus que vous ne croyez! Il s'approcha du lit de sa compagne, dont un doux sommeil réparait les forces épuisées; il lui donna un tendre baiser et vint prendre place sur nos lits de mousse, où nous dormîmes mieux que je n'avais fait sur les

carreaux somptueux de la reine de Perse.

Dès que le jour parut, la femme de Jarvich, c'était le nom du bon vieillard, entra doucement, portant un grand vase rempli de lait de renne, qu'elle venait de traire. Oliska, au léger bruit qu'elle fit, ouvrit les yeux ; comme si tout ce qu'elle voyait n'eût été qu'un songe, elle cherchait, en passant sa main sur ses paupières, à le dissiper. Aleric se précipita sur son lit et lui dit, c'est ton Aleric, ne crains rien, nous sommes ici chez les plus hospitaliers des hommes. — Ma belle dame, dit Jarvich, buvez ce lait, il est encore chaud, il vous fera grand bien. Oliska l'accepta avec reconnaissance.—Pour ces bons seigneurs, nous allons, mes filles et moi, nous occuper de

leur donner un déjeûner plus solide ; il nous reste ici un morceau de viande fumée, on va le faire cuire..... Hier il était trop tard pour vous l'offrir. Jarvich et ses filles entrèrent avec des branches de sapin et ralumèrent le foyer. La marmite fut bientôt en train, et tout en la regardant bouillir, je questionnai Jarvich, qui m'apprit que nous n'étions qu'à huit milles de Copenhague ; il s'offrit d'y aller et d'en ramener une litière pour y transporter Oliska. Ce ne sera pas la peine, lui dis-je, que vous fassiez ce voyage ; il faut nécessairement que j'aille à la ville ; je suis pressé d'y voir un banquier à qui j'avais écrit que je serais en Danemark il y a plus de huit jours ; le gros temps a rendu notre traversée aussi longue que malheureuse ;

il doit être inquiet de moi. Aleric voulait être du voyage ; mais je lui persuadai de rester avec Oliska, et j'ajoutai qu'ayant un très-bon cheval, j'aurais fait très-promptement cette course.

Jarvich voulut à toute force m'accompagner jusqu'à la grande route. Voulant me conduire par des sentiers qui abrégeaient, il me fit faire le trajet à pied ; car comment supporter l'idée d'être à cheval suivi par un vieillard à cheveux blancs ! Il me conta en chemin combien il était heureux dans son ménage, que sa femme était la plus laborieuse et la plus douce qu'on pût connaître. J'étais, disait-il, d'un caractère violent lorsque je l'épousai ; mais elle m'eût bientôt apprivoisé ; je lui dois mes vertus : nous sommes aussi fort heureux

du côté de nos enfans, nous avons six garçons, dont trois servent encore la patrie, les trois autres ont épousé des femmes vertueuses et sont bien établis. Deux de mes filles sont restées auprès de nous, l'aînée n'a jamais voulu se marier pour ne nous pas quitter, la plus jeune attend qu'elle trouve quelqu'un qui lui convienne; car qu'est-ce que le mariage quand on ne s'aime point? vous autres grands seigneurs, vous vous mariez par ce que vous appelez convenance, comme s'il pouvait y avoir d'autre convenance que le rapport des sentimens: tenez point de bonheur dans le mariage quand on ne s'aime point..... J'écoutais avec un plaisir extrême, et je me disais: il a bien raison; quelle félicité de trouver dans sa compagne l'objet de

ses plus chères affections! Comme Aleric est heureux avec Oliska, je le serai aussi avec ma dame, cependant un sentiment, dont je ne pouvais démêler la cause, me peignait mon union avec elle d'une manière imposante; elle était belle, plus belle que toutes les femmes que j'avais vues, si j'en excepte la reine de Perse; mais sa beauté était grave et ce n'était pas avec elle que je pouvais me promettre cette douce familiarité qui fait le charme de l'amour. — Votre femme, lui dis-je, est plus jeune que vous? — O! oui, Monsieur, au moins de dix ans, cela est nécessaire, la femme qui est de votre âge devient bientôt plus vieille, et puis elle est plus difficile à vivre, elle veut être la maîtresse; au lieu que quand une femme est jeune elle se plie

mieux au caractère de son mari, elle étudie ses goûts et cherche en tout à lui plaire; et je trouvais encore que Jarvich avait raison.

Nous arrivâmes à la grande route; je le forçai de retourner à sa maison; je montai à cheval et, malgré moi, je repassais dans mon esprit tout ce que ce bon vieillard m'avait raconté. Je me disais, il est certain que si j'avais fait ma destinée, ce n'aurait pas été dans les grandeurs que j'aurais cherché ma félicité. Combien j'aurais été heureux dans ma cabane, si j'y avais eu une épouse jeune et aimable; et mon imagination me peignait une jeune fille de quatorze à quinze ans, fraîche comme la rose, douce, tendre et vertueuse, d'un esprit naturel, mais n'ayant de culture que ce qu'il en fallait

pour que je prisse plaisir à lui faire part de mes connaissances. Je la voyais répondre avec ivresse à mes transports ; j'étais vraiment le chef de la famille, et nos enfans..... Enfin, je ne sais pas jusqu'où mon desir alla ; mais j'oubliais le palais de la Discrétion, la belle dame, le beau pigeon blanc ; j'aurais voulu être Jarvich jeune et épousant celle que l'amour lui offrait. J'arrivai à Copenhague, l'âme encore toute émue de ces illusions mensongères.

CHAPITRE XII.

Premiers traits de l'Amour.

Je demandai en arrivant la maison de Théodoric, c'était le nom du banquier à qui j'avais écrit de

Postdam, on me l'indiqua facilement; c'était le plus riche armateur du nord, ses flotilles couvraient la Mer Baltique, mais la haute réputation de ses vertus surpassait celle de ses richesses. Nommer Théodoric, c'était peindre d'un mot la probité, la justice, l'humanité, la générosité. Tous ceux à qui j'en avais parlé, avant d'arriver chez lui, me tenaient le même langage; je me félicitais en moi-même d'avoir mis en pareilles mains les intérêts de mon ami. Hélas! je ne savais pas qu'il eût mieux valu pour moi ne l'avoir jamais connu; mais il était écrit que Rodolphe ne pouvait être qu'infortuné.

J'arrive à la maison de Théodoric, dont l'extérieur n'annonçait

pas son immense fortune. J'entre, conduit par un vieux serviteur, qui me dit que son maître est absent, mais que Madame y est; on me fait passer dans un salon, dont l'extrême propreté frappait bien plus que la recherche dans l'ameublement, qui n'était que d'une simplicité élégante. A peine étais-je assis, qu'une femme d'environ quarante ans, de la physionomie la plus intéressante et qui conservait les traces de la beauté, m'aborde avec une extrême politesse et me dit que son mari, qui m'attendait chaque jour, car je m'étais fait nommer, allait bientôt rentrer et que..... Là, je ne l'entendis plus, je ne la vis plus, ni rien de tout ce qui l'entourait; je ne vis plus qu'un ange, que dis-je, une

femme; car elle était précisément celle que je m'étais peint dans mes rêveries; elle était entrée un instant après sa mère, ah! cet instant a décidé du reste de ma vie!

Quinze ans au plus, la taille, des grâces, des yeux bleus qui avaient un regard céleste, de longues tresses blondes qui tombaient en boucles sur le plus beau sein qui fut jamais; un teint qui ne peut se comparer qu'à la rose naissante, des lèvres de corail, tout en elle inspirait la volupté, sans blesser la pudeur; peut-être moins de régularité dans les traits qu'un ensemble enchanteur; elle eût été moins jolie si elle eût été plus belle. Je restai immobile, toute mon âme avait passé dans mes yeux, je fus plusieurs minutes sans pouvoir proférer une parole. La mère

ne parut point s'apperceyoir de mon trouble, et me dit avec simplicité, seigneur, c'est ma fille, elle est instruite du sujet de votre voyage. Sophie est le seul enfant que nous ayons et, quoique fort jeune, elle mérite notre confiance. — Quel sentiment ne mérite-t-elle pas! dis-je en reprenant la faculté de parler. Madame Théodoric ne fit plus d'attention à ce discours qui m'avait été arraché par l'admiration où m'avaient jeté les charmes de Sophie. Cette aimable fille m'entendit, ses longs cils noirs voilèrent l'éclat de ses yeux, celui de son teint fut réhaussé du plus brillant incarnat. — Seigneur, me dit madame Théodoric, vous avez peut-être fait beaucoup de chemin aujourd'hui, acceptez quelques rafraîchissemens, et, sans attendre

ma réponse, elle envoya Sophie dire que l'on apportât un jambon et du vin de Porto.

J'avais besoin de ce moment d'absence pour pouvoir rassembler quelques idées, et Sophie m'a dit depuis, que sa mère lui avait rendu un grand service en lui donnant le moyen de se remettre de l'agitation que les premiers mots qu'elle avait entendu de moi lui firent éprouver. Madame Théodoric me demanda ce qui avait occasionné le retard de mon voyage; je lui racontai succinctement et elle y fut très-sensible.

Sophie revint un moment après avec le vieux serviteur qui m'avait introduit, elle disposa elle-même, sur une table de marbre blanc, le plus délicieux repas que j'aie fait de ma vie; elle dit un mot à l'oreille

de sa mère et je m'aperçus qu'il avait Félix pour objet. Oui, sans doute, dit madame Théodoric, Norbert en aura soin. — Norbert, dit-elle en élevant la voix, entendez vous?—Je n'y manquerai pas, les chevaux sont déjà à l'écurie. — Que de grâces, madame, n'ai-je pas à vous rendre. — Aucune, seigneur, c'est un devoir de s'occuper non-seulement de ses hôtes, mais encore de ce qui leur appartient; approchez vous de la table et mangez, vous devez en avoir besoin, huit milles sont un long trajet: Sophie vous tiendra compagnie, à son âge on a toujours faim. Allons, ma fille, coupez de ce jambon. Elle me servit avec une grâce charmante, et d'une main plus blanche que l'ivoire, m'offrit, en rougissant, un verre de vin que j'acceptai et lui deman-

dai si elle n'en buvait point. — Jamais, seigneur; c'était le premier mot que je lui entendais proférer; hélas! il était le pronostic funeste de mon malheur. Jamais! non jamais je ne devais être heureux. Je ne sais pas pourquoi ce mot me frappa d'une manière douloureuse. Au moment où l'âme se donne pour toujours, les moindres circons. tances sont d'une importance extrême.

Bientôt ce nuage se dissipa et je ne vis plus que le bonheur d'être assis auprès de Sophie, de la contempler, de respirer le même air qu'elle, de toucher ce qu'elle avait touché. Sa mère me fit recommencer le récit de mon naufrage, j'en retraçai alors toutes les circonstances, je me plaisais à voir sur la physionomie de Sophie toutes les

impressions de terreur et d'espoir, son âme se peignait dans tous ses traits, c'était le cristal d'une fontaine que le zéphir aurait troublé, aucune impression profonde n'avait encore agité cette âme céleste, et ses nerfs avaient une mobilité que le jeu continuel des passions détruit à la longue. — Qu'Oliska, dit-elle, a dû souffrir, combien elle a dû trembler pour les jours d'Aleric..... Sophie! ô Sophie! me disais-je en moi-même, serais-je assez heureux pour que vous eussiez l'idée que si, la mer m'avait englouti, vous eussiez perdu celui que votre cœur cherchait avant de l'avoir vu? — Elle tomba après ce peu de mots dans une profonde rêverie. — Ce récit, dit sa mère, l'a toute troublée, je suis fâchée de l'avoir redemandé au seigneur

Rodolphe; elle est, ajouta-t-elle, d'une extrême sensibilité. — C'est le don le plus précieux que nous ait fait le ciel. — On dit qu'il est quelquefois funeste, reprit Sophie, en rougissant. — Pourrait-il l'être pour vous? mademoiselle, il fera le bonheur de celui qui en sera digne.....

Théodoric arriva, je me levai avec respect; il portait l'empreinte des vertus, et on ne pouvait le voir sans juger que tout ce qu'on disait de lui n'était qu'un hommage rendu à la vérité. — Pardon, seigneur, si je me suis fait attendre, mais j'arrive du port pour avoir de vos nouvelles; j'étais dans la plus vive inquiétude, ayant appris qu'un navire avait péri à la côte. — C'est en effet celui que je montais, mais nous avons eu le

bonheur d'échapper à la mer; Aleric, son épouse et nos gens, nous avons été préservés d'une manière miraculeuse. — Mais où sont-ils? — Chez un pêcheur nommé Jarvich. — Je le connais ce Jarvich; c'est un bien excellent homme. — Il a eu de nous des soins infinis. J'ai pris le prétexte de venir ici chercher une litière pour Oliska, qui est grosse, et qui n'aurait pu faire le trajet à pied ni à cheval; mais, dans le fait, pour causer avec vous, et savoir si vous avez pu réussir dans ce que je vous ai prié de faire pour mon ami. — Au-delà de vos espérances, les terres avaient été plutôt envahies qu'achetées, en conséquence, j'ai obtenu un jugement du magistrat pous rentrer en possession au nom d'Aleric. J'en ai été quitte pour

cinquante mille francs d'indemnités que j'ai cru nécessaire pour ne pas ruiner ceux qui s'en étaient emparés. J'ai employé cinquante autres mille francs suivant vos intentions ; il en reste cent à votre disposition. — Tant mieux, il me vient une idée : mes amis ont perdu une cassette qui contenait précisément cette somme ; il est facile d'en avoir une semblable, car je me la rappelle parfaitement : vous voudrez bien vous procurer l'argent en ducats de Pologne, et je ferai porter la cassette dans le sable par Félix, et dès qu'elle y sera, j'engagerai mes amis à se promener sur la côte, où ils la trouveront ; ainsi ils croiront ne me rien devoir. Vous leur ferez entendre aisément qu'au lieu d'avoir donné cinquante mille francs, vous

avez fait payer tous les arrérages qui étaient dus, et que c'est avec cet argent que vous avez fait réparer et meubler cette habitation. Je n'aurai à leurs yeux d'autre mérite que de vous avoir prié de vous en occuper, afin qu'ils pussent en jouir aussitôt leur arrivée. — C'est mettre, seigneur, une grande délicatesse dans la manière d'obliger. — C'est la seule, monsieur; sans cela, le bienfait est un outrage. Promettez-moi, ainsi que ces dames, le plus inviolable secret. — Nous vous le promettons. J'avoue que je n'étais pas fâché que Sophie fût dans cette confidence; il me semblait que ce serait un moyen de plus pour lui plaire.

Vous serez peut-être bien aise d'aller voir l'habitation de votre

ami, avant qu'il vienne s'y établir? — Je ne pourrai vous accompagner, car c'est demain jour de paiement, mais ma femme et ma fille iront avec vous ; Sophie sera flattée de vous montrer son ouvrage, car c'est elle que j'ai chargé de tout le détail de l'intérieur de la maison, et vous verrez si Sophie ne s'entend pas bien aux soins d'un ménage. Que de choses j'aurais pu répondre, grâces à la galanterie française! mais le sentiment profond dont Sophie avait embrasé mon âme, ne pouvait s'exprimer par un froid jargon. Je me tus, et me livrai au plaisir de passer une journée avec Sophie à la campagne. Je me disais, il se présentera mille occasions où je pourrai lui exprimer tout ce qu'elle m'inspire, sans être retenu par

des témoins aussi gênans. Hélas ! je ne savais pas que l'innocence seule de Sophie serait pour moi plus imposante que n'auraient été ses parens.

Théodoric me proposa de venir avec lui voir ses chantiers de construction ; j'aurais bien voulu ne pas me séparer de sa fille, cependant, je ne pouvais, sans manquer aux égards que je devais à mon hôte, refuser de l'accompagner ; d'ailleurs, le père de Sophie ne pouvait m'être indifférent.

Je vis avec la plus grande attention ces établissemens utiles, qui font la prospérité des nations ; partout Théodoric y paraissait moins en maître qu'en père, sa présence ramenait la joie dans le cœur des ouvriers ; il les connaissait tous par leurs noms, il était

instruit de leurs besoins, et attentif à éloigner la misère de leurs familles. L'homme riche et bienfaisant est un dieu sur la terre. Je ne pouvais m'empêcher de penser que celui qui est né dans un état qui n'exige pas une fastueuse représentation, fait infiniment plus de bien, car son opulence tourne au profit de la bienfaisance, tandis que les grands de la terre dissipent leurs richesses pour de vaines chimères. Théodoric était, pour ceux qu'il employait, une douce rosée qui engraisse les champs, pendant que nous, nous ne sommes qu'un torrent dévastateur, c'est aussi la même quantité de métal; mais l'une utilise et l'autre accable de son poids une petite quantité d'hommes, pour laisser sans secours la multitude. Je ne

sais pourquoi je me trouvai entraîné à ces réflexions philosophiques, et comment l'amour qui s'emparait malgré moi de toutes les puissances de mon âme, ne me présentait l'image de Sophie qu'avec les vertus qui font chérir les humains. Avant de l'avoir vu je regrettais ce courage bouillant qui affronte tous les dangers pour servir une ambition effrénée, et dans ce moment, je sentais qu'il n'est pas nécessaire pour être heureux.

Nous revinmes le soir, madame Théodoric, pour me faire honneur, avait engagé plusieurs de ses amies à souper; c'étaient les femmes et les filles des premiers magistrats de la ville, les plus estimés des négocians, des capitaines de navires et des chefs d'ateliers, toutes les

femmes avaient une fraîcheur et une simplicité que l'on ne trouve point à la cour, les hommes une franchise et une loyauté qui y sont encore plus étrangères. Je me serais trouvé heureux au milieu de cette réunion d'êtres vertueux, quand je n'y aurais pas trouvé Sophie ; jugez ce que je devais éprouver, en la voyant briller au milieu de ces jeunes personnes, comme l'amante de Zéphir, que le hasard aurait fait naître au bord d'une prairie. Sa parure, plus recherchée qu'au moment où je l'avais vu la première fois, ne paraissait cependant rien devoir à l'art ; il n'était pas fait pour Sophie, c'eût été une ingratitude envers la nature ; mais ce qui prêtait à ses charmes un prestige enchanteur, c'était sa douce

modestie. Elle ne se doutait pas qu'elle pût être supérieure à aucune de ses compagnes, aucune aussi ne lui enviait les avantages qu'elle avait reçus du ciel ; les hommes ne l'approchaient qu'avec un profond respect, et je ne vis, parmi tous ceux qui étaient admis à la table de son père, aucun qui osât prétendre à sa main. J'avoue que c'avait été ma première inquiétude..... Insensé, que t'importe que Sophie soit aimée ou non!..... Que veux-tu? qu'espères-tu?.. Tes sermens ne sont-ils pas sacrés?... Ah! pouvais-je m'en souvenir en voyant Sophie?

Après le souper, qui fut de la plus aimable gaîté, on nous proposa de danser. Oh! oui maman, dit Sophie avec vivacité, dansons;

Norbert jouera de la musette. — Et Félix du haut-bois. Quoiqu'il soit muet, il n'est pas sourd, et n'en est pas moins bon musicien. J'allai donc trouver Félix, et lui dis de venir seconder l'orchestre; mais dès que Norbert l'eut entendu préluder, il jeta sa musette, disant qu'il aimait mieux écouter. On chanta diverses rondes inspirées par l'amour.

L'heure de se retirer arriva, Théodoric me conduisit lui-même dans l'appartement qui m'était destiné.

Il était aussi élégant que commode. Je me couchai, mais en vain je voulus me livrer au sommeil; l'image de Sophie se présentait sans cesse à moi, avec l'idée confuse que je serais par elle, et le plus heureux et le plus infor-

tuné des hommes. Pas un retour sur mes devoirs, pas un souvenir pour ma dame.

Dès l'aurore j'éveillai Félix, à qui je trouvai un air inquiet et rêveur, ce qui me donna de l'humeur : pour la première fois je le traitai en maître ; il en fut profondement affecté, et des larmes vinrent border sa paupière, elles me firent la plus grande impression, mais je ne voulus pas la faire paraître, et me contentai de reprendre avec lui cette douce familiarité que j'avais toujours eu pour lui, ce qui le calma. Je lui dis d'aller voir si les dames étaient prêtes pour le départ. Il avait été convenu que nous monterions à cheval au lever du soleil, efin de pouvoir revenir le même jour. Félix vint me dire que l'on

m'attendait. Je me hâtai de descendre, et je trouvai madame Théodoric et Sophie en habit de voyage. Sa tocque de velours noir, son corset de couleur foncée contrastait tellement avec la blancheur de cette charmante personne, qu'on peut dire qu'elle était éblouissante.

CHAPITRE XIV.

Voyage à Brisgath.

Sophie montait un cheval isabelle à crins noirs, que son père lui avait donné il y avait très-peu de temps; il était fort vif; mais elle le conduisait avec tant de justesse qu'elle ne lui laissait pas faire un mouvement dangereux. Si j'admirais son adresse à manier son pale-

froi, j'étais encore plus enchanté de ses attentions pour sa mère. Voyait-elle un pas un peu difficile, elle passait devant elle et cherchait à lui indiquer le sentier le plus commode; toujours les yeux attachés sur cette excellente mère, elle craignait pour elle le moindre danger, tandis qu'elle paraissait pour elle-même n'en redouter aucun. Elle avait repris avec moi les manières les plus simples, et je voyais avec plaisir que l'impression qu'elle avait éprouvé en m'entendant chanter ma ronde étoit dissipée.

Arrivé à Brisgath, où était situé le château d'Aleric, j'aidai madame Théodoric à descendre de cheval, j'aurais bien voulu rendre le même service à Sophie; mais, légère comme zéphir, elle était

sautée de son cheval avant que sa mère eût pris ses dispositions pour descendre du sien. Nous vîmes la maison dans le plus grand détail: tout y était dans le meilleur ordre et l'on ne se serait jamais douté qu'il y avait quinze ans que le maître en était absent. — C'est ma Sophie, disait la mère, qui a fait arranger tout cela. — Avec vos conseils, reprenait modestement cette charmante enfant; elle avait prévu à tout et je vis avec joie que mes amis pouvaient arriver chez eux dès le lendemain, et s'y trouver aussi bien établis que s'ils n'en fussent jamais sortis. Les jardins étaient soignés, nous nous y promenâmes assez long-temps.

Madame Théodoric dit à sa fille qu'elle avait oublié quelque chose dans le salon, Sophie part comme

un trait, et moi, comme pour l'empêcher d'en prendre la peine, je cours après elle; mais bien plus pour saisir le moment de lui dire un mot seul à seul; je n'avais pu en trouver l'occasion, sa mère ne l'ayant pas quitté de tout le jour. Cette aimable fille courait légèrement; mais je courais mieux qu'elle et je l'eus bientôt rejoint. Ah! mademoiselle, lui dis-je, vous m'avez causé bien du chagrin. — En quoi donc, seigneur? — Vous avez eu l'air si froid quand j'ai eu fini de chanter. — Ah! oui c'est vrai, j'avais été un peu étonnée que vous vous soyiez permis de me nommer dans une ronde; mais maman m'a dit que c'était l'usage des chevaliers Français, qu'ils avaient toujours des chansons, comme celle-là, toutes prêtes et

qu'ils ne faisaient que changer le nom ; mais que ce n'était qu'une galanterie qui ne signifiant rien, alors je n'ai plus été fâchée. — Ah ! Sophie, pouvez-vous me faire cette injure, j'ai bien peu de mérite d'avoir composé pour vous cette ronde, elle n'est pas digne de son objet ; mais croyez au moins qu'aucune autre n'a reçu cet hommage..... — Eh ! mais, seigneur, vous voulez-donc que je reprenne avec vous l'air que j'avais? — Pouvez-vous, le penser, adorable Sophie ; mais ce qui m'affligerait le plus cruellement serait votre indifférence, ce serait que vous puissiez imaginer.....Sophie marchait toujours fort vîte et était déjà entrée dans le château, elle prend ce que sa mère lui a demandé et se met à courir pour le lui rapporter ; cette fois la

pudeur semble lui donner des ailes, elle courait si vîte que j'avais peine à la suivre. — Un mot, un mot, Sophie! si vous me haïssez j'aime mieux mourir..... Sophie, vous me mettez au désespoir..... me haïssez-vous, Sophie? dites, je pars. Sophie s'arrêta, elle était assez près de sa mère pour n'avoir plus rien à redouter, elle m'attendit et baissant les yeux.—Pourquoi vous haïrais-je, me dit-elle, vous m'étonnez seulement, personne ne m'a parlé comme vous; mais je ne vous hais point.—Ah! dites que..... elle se mit à courir et vint se jeter dans les bras de sa mère, son front était couvert de sueur, madame Théodoric l'essuyant avec tendresse, lui dit: pourquoi donc courir si vîte, te voilà en nage, je n'étais pas si pressée. —Et moi je

l'étais beaucoup de vous rejoindre. — Pardon, seigneur, cette étourdie vous a fait courir; mais que voulez-vous, quand on n'a pas encore quinze ans on est un peu folle. Je n'osais répondre, je craignais que mon trouble ne me trahît aux yeux de la mère. Ah! si j'avais été libre, si j'avais pu prétendre à la main de Sophie, je n'aurais eu rien à redouter; mais, forcé par le plus triste devoir à ne former aucune espérance, je ne voulais pas que ses parens pussent s'apercevoir de la passion que leur fille commençait à m'inspirer; car, il faut en convenir, ce n'était pas encore ce sentiment profond qui m'a rendu le plus infortuné des mortels, ce n'était que cet instinct qui nous porte involontairement vers un objet par préférence à tout

autre, c'était cette douce sympathie qui n'a rien encore des traits acérés de l'amour insurmontable; si je fusse parti, si je n'eusse jamais revu Sophie, il me serait resté l'idée que j'aurais été plus heureux avec elle qu'avec la plus belle femme de l'univers. Mais je n'en aurais pas moins rempli mes promesses, et le temps m'aurait rendu supportable l'accomplissement de mes devoirs; mais loin de fuir, comme je l'aurais dû, je me suis abreuvé à longs traits dans la coupe de l'illusion; j'ai cru que je pouvais aimer Sophie et servir ma dame, c'est de là que sont venus tous mes malheurs : encore s'ils ne fussent tombés que sur moi, s'ils n'eussent point accablé ma Sophie, j'aurais pu supporter mon sort. Au moment où j'écris, je veux en vain

raconter les délicieuses impressions qu'elle me faisait éprouver, en vain je veux peindre des fleurs, je ne vois que des cyprès. Écartons ces funèbres images pour tracer les seuls jours sereins qui aient éclairé ma vie.

Nous remontâmes à cheval; Sophie demi-pensive, demi-contente, ressemblait à ces beaux jours du primtems où, au lever du soleil, il règne un léger brouillard qui va bientôt se dissiper; moins occupée de sa mère que le matin, elle causait avec moi, en détournant cependant avec adresse tout ce qui avait rapport à notre conservation dans le jardin de Brisgath, je me plaisais à lui faire remarquer les sites pittoresques qui bordaient cette route. Sophie dessinait agréablement le paysage et elle saisissait

avec justesse les situations qui étaient les plus propres à former d'agréables tableaux ; si vous restez ici et que cela convienne à maman, nous pourrions venir dessiner quelques-uns de ces points de vue, nous verrons qui réussira le mieux. — Ah! mademoiselle, il est bien certain que ce sera vous, vous n'aurez pas de distraction ; mais moi..... comment voir autre chose que..... — Ce qui se trouvera, reprit Sophie. — Oh ! s'il m'était permis de peindre.....—Tenez, seigneur Rodolphe, je vous le dis devant maman, vous autres Français, vous êtes bien insupportables, vous ne ne pouvez parler de rien que vous ne mêliez toujours ce que vous appelez galanterie, ce qui est bien..... elle s'arrêta. — Ennuyeux, reprisje. — Je ne dis pas cela, mais.....

Madame Théodoric voulut excuser sa fille, qui n'était pas, disait-elle, accoutumée aux usages de la cour de France, et dont la franchise tenait à la rudesse du climat qui l'avait vu naître. J'avoue que je n'étais pas tout-à-fait si persuadé que cette bonne mère de la franchise de sa fille, dans cette occasion et j'aimais à croire que mes hommages ne lui déplaisaient pas autant qu'elle le disait; cependant je m'observai davantage et résolus de ne rien dire devant ses parens, qui eût trait aux impressions qu'elle me faisait éprouver.

CHAPITRE XV.

Action courageuse de Sophie.

Combien elles acquirent de for-

ce par une de ces actions qui semblent destinées à subjuguer pour jamais l'homme qui en est le témoin. Nous n'étions qu'à un mille de Copenhague, il fallait passer près d'un petit lac, sur une chaussée assez étroite. Nous remarquions de la hauteur des enfans de quatre à cinq ans qui jouaient dans les roseaux. Ils sont bien près du bord, disait Sophie, si le terrein était miné par les eaux?.... Un d'eux s'approcha davantage et sembla se pencher pour reprendre quelque chose qui était tombé dans le lac. Ah! mon Dieu, dit-elle, il va se précipiter dans l'eau; elle n'avait pas proféré ce dernier mot, que la tête de l'enfant, toujours plus pesante à proportion du reste du corps, entraîna ce pauvre petit; nous avions vû à peine disparaître l'en-

fant, que Sophie, faisant voler son cheval jusqu'au lieu où il était tombé et déjà descendu, s'avançait dans les roseaux, à demi-penchée sur le lac, une jambe enfoncée dans l'eau jusqu'au genou, se tenant avec peine d'une main à une souche d'aulne, qui s'élevait un peu au-dessus de la superficie, et, du bras qui lui restait libre, elle cherchait à retirer cet infortuné. Jugez de mon effroi, de celui de sa mère ; je pousse mon cheval; pour madame Théodoric, un tremblement général s'empara de cette tendre mère, elle resta immobile sans pouvoir avancer. Je touchais déjà la chaussée quand la sensible et courageuse Sophie s'écria, en ramenant l'enfant par le bras, le voilà, je le tiens, puis l'approchant contre son sein, se disposa à tra-

verser les roseaux, chargée de ce précieux fardeau ; j'étais descendu de mon cheval, j'avance, j'emporte Sophie et l'enfant, qui ouvre de grands yeux. Ah ! il n'est pas mort, disait-elle en le couvrant de baisers, pauvre petit..... Elle ne s'aperçut point que je la serrais contre mon cœur, dans une extase de sentiment qu'il est impossible de peindre. Madame Théodoric, qui avait repris ses forces, en voyant sa fille sur la chaussée, arriva aussitôt. Méchant enfant, lui dit-elle, et si tu étais tombée? — Eh ! bien, maman, je sais nager, et ce pauvre petit, si personne n'avait été là, il serait mort..... comme il tremble, ajouta-t-elle, en s'asseyant sur l'herbe et l'essuyant avec sa juppe, il faudrait qu'il fût auprès du feu. J'étais de bout de-

vant elle, saisi du plus profond respect, je ne pus y tenir, et, ployant un genou en terre, je pris sa main que je serrai dans les miennes et lui dis : femme céleste, quel mortel sera digne de posséder un cœur comme le vôtre ! ah ! madame, en m'adressant à madame Théodoric, que vous devez être fière d'être sa mère.

Les petits compagnons de l'enfant que Sophie avoit retiré de l'eau, et qui s'étoient enfui à l'instant qu'il était tombé, revinrent aussitôt qu'ils le virent sur le rivage. Le plus âgé était son frère ; il dit que nous étions près de la maison de sa mère, derrière l'aunaie. Il faut y aller, dit madame Théodoric ; on y déshabillera l'enfant. Je voulais le prendre ; Sophie ne voulut pas le confier à personne.

Nous arrivâmes à la chaumière ; c'étoit celle d'une veuve qui avoit cinq enfans. Celui-là était l'avant-dernier ; car elle nourrissait encore une petite fille qui était née après la mort de son mari. Je ne vous rapporterai point les actions de grâces que cette bonne femme adressa à Sophie ; elle ne savait comment lui marquer sa reconnaissance. Je suis bien pauvre, disait-elle, et mes enfans ne m'en sont pas moins chers. Si j'avais perdu mon petit Frédéric, j'aurois eu bien du chagrin. Sophie aida la bonne veuve, qui était toute tremblante du danger qu'avait couru son enfant, à le changer de tout ; puis elle prit madame Théodoric à part. Celle-ci lui répondit assez haut pour que je pusse l'entendre : Fais ce que tu voudras ; mais pense

seulement, mon enfant, que c'est une tâche bien importante, que de se charger devant Dieu et les hommes d'élever un enfant. Cependant, si tu t'en sens le courage, et que la mère y consente, tu as sur lui des droits que personne..... — Papa n'en sera pas fâché; il aime tant à faire du bien. — Et à te faire plaisir, ajouta sa mère.

Sophie s'approcha avec une douce timidité de la paysanne, et lui demanda, comme la grâce la plus chère, de vouloir bien lui confier Frédéric. Oh! ma bonne demoiselle, où peut-il être mieux qu'avec celle qui lui a sauvé la vie, et dans la maison de madame Théodoric? Aussitôt Sophie le prend dans ses bras, le fait baiser à la veuve, et lui dit: Vous le viendrez voir bien souvent; je vous l'amè-

nerai quand vos travaux ne vous permettront pas de venir à la ville. Il est un peu tard ; d'ailleurs c'est l'instant de son coucher, il ne faut pas le déranger. J'espère qu'il se trouvera bien avec moi ; j'en aurai grand soin, et un jour il pourra vous être utile et à ses frères. — O Mademoiselle ! je ne doute pas que la Providence n'ait conduit tout pour que mon petit Frédéric soit heureux!

Nous regagnâmes la chaussée où nos gens nous attendaient. Madame Théodoric remonta à cheval. Je demandai en grâce à Sophie de me confier Frédéric : elle eut bien de la peine à y consentir ; mais comme son cheval était assez difficile à mener, sa mère lui dit que ce serait pour l'enfant le parti le plus sûr. Il s'endormit dans mes

bras comme dans son berceau. Nous étions à la portée du trait de Copenhague, quand nous aperçumes Théodoric qui venait au-devant de nous. Sophie lui dit: Mon père, tu ne me gronderas pas; vois-tu ce petit enfant que je t'apporte? Alors sa mère lui raconta tout ce qu'avait fait Sophie. Je vis les yeux de ce bon père se mouiller des plus douces larmes. — Non, non, je ne te gronderai pas, même pour avoir exposé tes jours pour sauver ceux de cet enfant; car l'être qui calcule son propre danger avant de rendre service à son semblable, ne fait jamais rien de bien. Quant à son adoption, dès que ta mère l'a bien voulu, c'est une juste récompense de ta bonne action; c'est un encouragement de plus pour toi d'acquérir de nouvelles vertus; car

à quoi servent les préceptes sans les exemples? Te voilà mère, ma Sophie; tu en rempliras les devoirs. Je ne savais qui je devais admirer le plus dans cette respectable famille. Ah! Sophie, Sophie! ce moment vous a rendu la souveraine de mon existence, et vos vertus, bien plus que vos charmes, vous ont assuré l'amour le plus absolu. Arrivé à la maison de Théodoric, Sophie reprit son enfant adoptif; elle lui fit placer un lit dans son cabinet, et l'y coucha elle-même, sans cependant avoir cet empressement factice que ceux qui font par hasard de bonnes actions ne manquent jamais d'y mettre. Sophie, bienfaisante par essence, faisait tout avec cette grâce simple, qui donne tant de prix aux moindres choses, et à plus forte

raison aux actions importantes. Sophie revint nous joindre, et ne parla pas de Frédéric; son père et sa mère encore moins.

Théodoric me demanda si j'étois content de Brisgath; je lui en fis mille éloges. C'est ma Sophie qui a arrangé tout cela; voilà comme sont nos femmes dans ce pays: fières, courageuses, simples, modestes, économes. — Ah! Monsieur! si toutes sont comme Sophie, pourquoi tous les hommes de la terre ne viennent-ils pas ici chercher leurs compagnes? Mais il n'y a qu'une Sophie.

Sophie baissa les yeux et rougit. Théodoric me serra la main en signe tacite d'approbation; car ce bon père savait que sa fille était la plus parfaite des femmes. Je lui demandai s'il avait eu la bonté de

s'occuper de la cassette. La voilà, me dit-il. — Ah! c'est absolument la même chose ; de bois de cèdre, bandes et charnières d'argent. — Les espèces sont polonaises ; je vais les peser. — Cela n'est pas nécessaire. — Peut-être pour vous, mais bien pour moi. Il me remit aussi le reçu des sommes qu'il avait payées avec l'exactitude la plus scrupuleuse. J'étois étonné qu'un homme, qui avait de si grandes affaires, pût en même temps avoir l'esprit de détail ; mais je me suis convaincu depuis que c'était le propre des grands génies qui, semblables à la divinité dont ils sont l'image, saisissent avec la même facilité l'infiniment grand et l'infiniment petit. Nous convînmes de ce que nous devions faire pour la réception d'Aleric, et je

partis après soupé pour rejoindre mes amis.

CHAPITRE XVI.

Je retourne chez Jarvich.

J'avois de l'empressement de les revoir ; d'ailleurs c'eût été inutilement que j'aurais cherché le sommeil. Je sentis bien que la fraîcheur d'une belle nuit, car nous étions aux plus grandes chaleurs de l'été, qui, sous cette zône, sont moins longues qu'en France, mais quelquefois plus vives, me donnerait plus de tranquillité que je n'en pouvais trouver dans le lit le plus doux. Je voulais aussi que Félix pût aller, sans être vu, placer la cassette que je me faisais tant de plaisir à faire trouver à mes amis.

Nous pressâmes donc nos chevaux, et il était trois heures du matin quand nous arrivâmes chez Jarvich.

Le bon Groenlandais se leva pour me faire entrer dans sa cabane, et Félix ayant passé à l'écurie pour y conduire nos chevaux, en ressortit sans qu'on s'en aperçût, pour se rendre au rivage. Pour moi, je me jetai sur mon lit de mousse, où la fatigue appesantit mes yeux; et je ne m'éveillai que long-temps après qu'Aleric et sa femme étaient habillés. Ils m'attendaient auprès du foyer pour déjeûner; ils me firent mille amitiés, et me dirent qu'ils avaient été agréablement surpris, à leur réveil, de me trouver étendu sur mon lit; qu'ils s'étaient levés bien doucement, de peur de troubler mon repos. Ils me demandè-

rent si j'avais été content de mon voyage. — Extrêmement, leur dis-je, et je crois que vous le serez aussi d'une découverte que j'ai faite pour vous; c'est une habitation à la campagne, que l'on vous louera très-bon marché. Le banquier sur qui j'avais des traites à Copenhague, en est propriétaire. Je suis allé voir cette maison avec sa femme et sa fille, et je crois qu'elle vous conviendra parfaitement. — Généreux ami, me dit Aleric, je m'en rapporte entièrement à vous. Hélas! vous savez que je n'ai plus rien; mais si votre amitié vous engage à nous obliger, j'espère qu'en demandant du service dans les armées danoises, je pourrai vous rendre ce que vous voudrez bien nous prêter pour faire subsister ma chère Oliska. — Ne vous embarrassez de

rien, mon cher Aleric; il y a tant d'événemens que l'on ne peut prévoir : et qui sait si vous ne pourrez pas rentrer dans une portion de vos domaines! — Ah! mon ami, sans argent, c'est impossible; mais que nous ayons un asile, c'est pour l'instant ce qui nous est nécessaire. Oliska a encore quelques espérances en Pologne; je me trouverai toujours riche de son amour et de votre amitié.

La famille Jarvich se réunit à nous. Après le déjeûner, la litière n'étant pas arrivée, je proposai à notre hôte de nous mener à sa pêcherie, ce qui nous rapprocherait du rivage. J'étais convenu avec Félix d'un signal pour m'indiquer le lieu où il avait ensablé la cassette.

Jarvich nous conduisit à une

petite baie où étaient sa nacelle et ses filets ; il nous proposa même de pêcher, ce que nous acceptâmes. Le temps était beau et la mer tranquille : nous côtoyâmes le rivage ; il jeta ses filets à plusieurs reprises, et nous prîmes une assez grande quantité de poisson. Cependant le mouvement de la mer fatiguait Oliska ; et comme Félix me fit entendre que nous étions vis-à-vis de l'endroit qu'il avait choisi pour y déposer le trésor de mes amis, je proposai de descendre à terre ; ce qu'Aleric et Oliska acceptèrent. Je saute le premier, et je vois distinctement la cassette. Aleric donne la main à sa femme pour sortir de la nacelle ; elle n'eut pas mis le pied sur le sable, qu'elle fait un cri ; son mari se retourne et lui demande le sujet de son excla-

mation. Regarde, regarde donc, lui dit-elle. — Quoi? — Mais notre cassette. Aleric, qui marchait presque dessus, se baisse pour la ramasser, ce qu'il ne put faire; Félix avait eu soin de l'engraver, de manière qu'il parut que c'étaient les vagues qui l'avaient portée sur le sable. Alors nous nous mîmes tous à la dégager. C'est bien elle, disait Aleric; elle n'est point brisée, l'or n'en sera pas perdu. Enfin nous la soulevons; il avait la clé suspendue à son col; mais elle ne peut l'ouvrir. J'avoue que je n'avais pas prévu cet inconvénient; je ne me doutais pas qu'il eût conservé cette clé. C'est le sable qui vous empêche de l'ouvrir, les ressorts sont rouillés. En disant cela, je brisai la serrure, pour éviter toute confrontation. La cassette

ouverte se trouva remplie de pièces d'or polonaises. C'est bien la fortune d'Oliska, que Saint-Jacques de Compostel a conservé, disait le dévot Aleric. —Ou que le chat noir a porté sur son dos, dis-je à demi-voix au bon Jarvich. — Allah, Allah! grâces te soient rendues! disaient les deux esclaves sarrazins. — Mais enfin la voilà, dis-je à Oliska. Rien n'était comparable à la joie de mes amis; ils voulaient absolument que notre hôte acceptât sa part d'une trouvaille qu'ils lui devaient en partie; mais il ne voulut rien recevoir. Je suis riche, dit-il, car tous mes desirs sont remplis, et ils le seront toujours tant que je pourrai travailler. Quand mes forces seront épuisées, mes enfans me nourriront, comme je les ai nourris avant qu'ils fussent en état de ga-

gner leur vie ; mais si vous croyez absolument me devoir quelque reconnaissance, je vais vous offrir un moyen de me la témoigner. La plus jeune de mes filles s'est prise d'une grande amitié pour madame Aleric ; elle n'a pas de goût pour notre genre de vie ; elle est plus délicate que ses frères et sœurs : si vous voulez l'emmener, elle vous servira. J'irai quelquefois voir ma fille, et ceux à qui j'ai été assez heureux, dans ma médiocrité, de rendre quelques services. Oliska accepta cette proposition avec grand plaisir, et Lisbeth, c'était le nom de la jeune fille, parut bien contente de suivre la belle dame.

Nous revînmes à la cabane, où nous trouvâmes la litière qui venait d'arriver : Aleric l'avait fait remplir de provisions de toute es-

pèce, mais surtout d'excellent vin, que nous donnâmes au bon vieillard, en lui recommandant de boire à notre santé. Oliska donna à la femme de Jarvich une bague de turquoise entourée de topazes, qu'elle la pria de garder comme une marque de son amitié, et Aleric fit présent à la fille aînée d'une des amulettes qu'il portait à son col, et qu'il disait l'avoir préservé de tout danger; ils promirent ainsi que moi de revenir à la cabane. Hélas! je ne sais s'ils y sont retournés; pour moi, jouet du sort, je n'ai pas revu ces lieux si chers à mon cœur, et je n'ose espérer de les revoir jamais.

Nous suivîmes le chemin qui conduit à Copenhague, nous prîmes ensuite sur la gauche, pour gagner celui de Brisgath, Aleric

et sa femme étaient loin de croire qu'ils y allassent, mais ils se flattaient bien qu'avec l'or de la cassette, ils pourraient quelque jour s'en remettre en possession. Comme nous ne pouvions aller qu'au pas des mulets, je me livrai au plaisir de conter à nos compagnons de voyage le trait héroïque de ma Sophie; ils en furent pénétrés d'admiration, et Oliska me montra le plus vif desir de faire connaissance avec elle et sa famille. — Vous les verrez, lui dis-je, sûrement aujourd'hui; car ils doivent se rendre à leur maison, pour vous mettre en possession. Le chemin me parut court, car nous parlâmes de Sophie et de tout ce qui l'intéressait; cependant je brûlais du desir de la revoir.

CHAPITRE XVII.

Arrivée à Brisgath.

Nous n'arrivâmes pourtant qu'à la nuit tombante, ce qui ne permit pas à Aleric de reconnaître, au premier moment, ces lieux berceau de son enfance. Cependant, en approchant, il aperçut des tourelles, et me dit : ce château ressemble bien à celui de Brisgath ; puis un instant après il ajouta : mais c'est à Brisgath que nous allons ? Comment ? c'est mon ancienne habitation. — Cela est possible, mais il appartient à Théodoric. — Voilà, dit-il, un coup du sort bien étonnant... Il faut que je vienne prendre à loyer l'ancien domaine de mes

pères? cependant, d'après ce que vous m'avez dit de Théodoric, il me sera bien plus facile de traiter avec lui qu'avec tout autre. Nous étions déjà au bord des fossés, et les sonnettes des mulets ayant averti de notre arrivée, on baissa le pont, et Théodoric vint nous recevoir et nous fit entrer dans une salle où étaient ma Sophie et sa mère. Je les nommai à Oliska, qui leur fit le plus touchant accueil, mais surtout à Sophie, à qui je demandai des nouvelles de Frédéric. — Il est ici; mais vous êtes arrivé si tard, qu'il est endormi. — Ah! croyez, mademoiselle, que ce n'est pas ma faute; les momens passés loin de vous sont retranchés de mon existence.... Sophie baissa les yeux,

et ce fut sa réponse ; en est-il de plus éloquente pour un cœur vraiment épris ?

Aleric trouva la maison plus belle, mieux distribuée et plus commode qu'il ne l'avait laissée.— J'ai tâché, dit Théodoric, de la rendre digne de ceux qui devaient l'habiter. On vint annoncer que le souper était servi ; j'osai me placer auprès de Sophie : jugez s'il fut délicieux pour l'heureux Rodolphe ! Les dames conduisirent Oliska dans son appartement, où elle trouva, ainsi que son époux, toutes les recherches qui rendent une habitation agréable, sans cependant s'éloigner de la simplicité.

Dès qu'elles furent retirées, Théodoric me dit qu'il avait fait avertir tous les paysans de se ren-

dre au château ; que Sophie, à la tête des jeunes filles qui, comme elle, seraient vêtues de blanc avec des rubans aux couleurs d'Aleric et d'Oliska, présenteraient une corbeille de fleurs qui contiendrait les titres de possession de l'héritage de ses pères. Je lui racontai comme ma ruse pour la cassette avait bien réussi : nous nous séparâmes en nous estimant chaque jour davantage.

Dès le matin on entendit une musique champêtre, et Oliska s'étant mise à la fenêtre, fut infiniment surprise de voir la cour remplie d'hommes et de femmes. Elle avertit son époux qui, pensant que c'était une fête que Théodoric avait fait préparer pour Oliska, l'engagea à descendre. A peine parut-elle sur le perron, que So-

plie, belle comme Flore, suivie de toutes les jeunes villageoises, vint poser à ses pieds la corbeille que l'aimable Polonaise reçut avec les grâces qu'elle savait mettre aux moindres choses; elle nous offrit à tous des bouquets qu'elle contenait; mais quelle fut sa surprise de voir de vieux parchemins que le temps avait respectés, parmi les dons du printemps. Ce contraste la frappa, et Aleric les ayant déroulés, vit qu'il était le maître de ces lieux que la veille il croyait ne venir habiter que d'une manière précaire. — A qui dois-je un aussi grand bienfait? s'écria-t-il. — A la justice de nos magistrats, qui veillent à la conservation des propriétés, répondit Théodoric; ils m'ont fait passer les preuves de votre existence, lorsque vous

étiez encore à Postdam : je me suis mis en règle au reçu du courrier, afin que vous pussiez, à votre arrivée, vous trouver en jouissance. —Mais une maison en si bon état, des meubles aussi frais?— Croyez-vous que depuis quinze ans vos terres aient été abandonnées ? la valeur de vos revenus accumulés a été plus que suffisante pour remettre tout dans l'ordre où vous le trouvez. — Que de grâces, me dit Oliska, ne vous dois-je pas et à votre ami. — Vous en devez bien plus lui dis-je, madame, à la belle villageoise, en lui montrant Sophie ; car c'est elle qui a pris le soin de tout arranger. —Je vous en dois à tous, reprit Oliska ; mais permettez que je la témoigne particulièrement à la plus charmante personne que j'aie encore vue, et

elle l'embrassa avec la plus vive amitié, ainsi que sa mère ; elle distribua de l'argent à toutes les jeunes filles, et Aleric à tous les pères de famille ; les vieillards qui l'avaient vu dans son enfance pleuraient de joie de le revoir. La journée se passa en fêtes champêtres, une table immense dans le jardin, placée sous une tente, réunit indifféremment tout ce qui s'était rendu à Brisgath ; on dansa, le soir le parc fut illuminé, et une chasse aux flambeaux termina cette heureuse journée, où je jouis du bonheur inexprimable d'avoir rendu à mon ami toute sa fortune, sans le charger du poids de la reconnaissance. La gaîté modeste de Sophie avait animé cette heureuse réunion, où tout semblait heu-

reux du bonheur d'Aleric et d'Oliska.

Dans un moment de repos, je m'étais approché de Sophie, qui causait avec son père, et lui parlait avec enthousiasme d'Oliska, et du bonheur qu'elle avait d'être unie à l'homme que son cœur avait choisi. Qu'il est heureux, disait-elle de trouver son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs! Son âme était toute entière sur ses lèvres. — Ah! lui dis-je, Sophie, ce sera votre époux qui sera heureux..... Sophie, pour toute réponse, se jeta dans les bras de son père. — Tu le choisiras, mon enfant, et quand tu m'auras dit: c'est celui-là que je veux, mon consentement suivra le tien, bien assuré qu'il sera digne de ma Sophie.

— C'est de toi seul, mon père, que je veux recevoir mon époux ; nos cœurs s'entendent si bien, que celui que tu desireras pour fils, sera le seul qui pourra faire la félicité de ta fille. Quelle touchante simplicité! disais-je en moi-même. Ah ! que sont les grandeurs auprès de ces jouissances ! Je pourrais obtenir..... Cruels sermens! Mais qu'ai-je promis?... De délivrer la dame de la contrée de la Discrétion : je remplirai ma promesse ; que peut-elle exiger de de plus? Insensé que j'étais, c'est ainsi que je creusais l'abîme où j'ai entraîné la plus vertueuse et la plus tendre des femmes. Que ne m'a-t-il englouti?.. Pourquoi traînai-je ma pénible existence?... Suivons ce récit, qui soulage quel-

quefois mon âme oppressée par la douleur.

La fête s'était prolongée pendant la nuit, de sorte que l'on ne put se réunir que fort tard le lendemain. Il fut employé par Théodoric et Sophie à remettre à mes amis les états qui contenaient les détails de la maison et des terres qui en dépendaient. Sophie n'avait que quinze ans quand elle était au milieu d'une fête : elle en avait quarante quand il s'agissait d'ordre et d'économie. Oliska ne se lassait pas de l'admirer, et dès le premier moment il se forma entre elles deux cette amitié si touchante qui me rendait si heureux.

Théodoric ne pouvait prolonger plus long-temps son séjour à Brisgath, deux jours d'absence

étaient bien longs pour lui, mais Aleric et Oliska pressèrent tellement les dames de rester, qu'elles y consentirent. Je crois qu'Oliska, car les femmes ont sur cela un tact admirable, avait bien démêlé la forte impression que Sophie avait faite sur mon âme, et me croyant libre, elle avait imaginé que si je ne déplaisais pas à Sophie, il n'y aurait aucun obstacle à une union qui me fixerait auprès d'eux. Je crus même apercevoir qu'elle en parlait à la mère de Sophie, car celle-ci me regardait toutes les fois qu'elle croyait que je ne la voyais pas. Sophie continuait d'être très réservée avec moi, sa gaîté l'avait abandonnée; très souvent je l'apercevais rêvant, je n'osais lui parler, et plus je l'aimais, moins je le lui disais;

mais je caressais Frédéric, et reprenais sur ses joues les baisers que Sophie lui avait donnés. L'innocence et la paix habitaient ce séjour ; si j'en excepte le parjure Rodolphe, tout devait y inspirer l'amour de la vertu, en la montrant sous les formes les plus aimables ; mais combien j'étais coupable en cherchant à inspirer à Sophie un sentiment que je ne devais pas partager ! Cependant j'agissais sans réflexion, et comme entraîné par une fatalité suprême. Il y avait huit jours que j'étais à Brisgath, et que je ne pensais nullement à en partir, quand je trouvai un soir en allant me coucher, ce billet de la main de Félix.

CHAPITRE XVIII.

Félix me fait ressouvenir de la vallée de la Discrétion.

BILLET DE FÉLIX A RODOLPHE.

« DUT le seigneur Rodolphe m'accabler de toute sa colère, je ne dissimulerai pas la profonde douleur qui m'oppresse. Je ne puis douter, qu'entièrement abandonné à de nouvelles amours, il a oublié la contrée de la Discrétion, que j'ai quittée pour le suivre; cependant j'aime aussi; mais ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper : car que suis-je? mais la dame de la vallée de la Discrétion, dont la tendresse vous est connue, qui mourra de douleur de votre infi-

délité; mais dix mille hommes qui n'attendent leur salut que de vous, ô mon père! ô ma mère! c'est donc en vain que le seigneur Rodolphe vous a arraché du tombeau, votre sort sera aussi malheureux que le mien; au nom du ciel, si je ne dois jamais retourner auprès de Zéphyra, si je ne dois jamais revoir ma souveraine et les auteurs de mes jours, terminez, seigneur, une vie qui ne peut être qu'insupportable dans ma position, c'est la seule récompense que je vous demande pour le zèle avec lequel je vous ai servi. »

Je ne puis exprimer le trouble que me causa ce billet que je relus plusieurs fois. J'aimais Félix, il m'avait donné les plus touchantes marques d'attachement. Je ne voulais pas me coucher sans

avoir consolé ce digne serviteur; sa chambre était dans mon appartement, j'y entrai, il était assis sur son lit, la tête appuyée dans ses mains et paraissait plongé dans la plus profonde tristesse. Dès qu'il me vit il se précipita à mes pieds, je le relevai et le serrai contre mon cœur, ô mon bon Félix! sois sûr que je te ramenerai dans la vallée de la Discrétion, que je remplirai mon serment; j'adore, il est vrai, Sophie, mais ma reconnaissance pour ta souveraine n'en est pas moins sincère; je la délivrerai et ta Zéphyra; je te rendrai ton père et ta mère; j'assurerai le bonheur de tes dix mille concitoyens; voilà ce que j'ai promis et je tiendrai ma parole; du reste les Dieux mêmes ne peuvent disposer de mon cœur et la dame de la Discrétion ne peut

rien exiger au-de là ; pour toi tu me seras toujours cher et ta franchise ajoute à mon estime. Félix arrosa mes mains de ses larmes et parut plus tranquille ; il revint avec moi dans mon appartement et dès que je fus couché il se retira.

Je fus long temps à réfléchir sur ce que je devais faire et enfin je me déterminai à mettre Aleric dans l'entière confidence de ma position, afin qu'il m'aidât de ses conseils ; d'ailleurs plus j'aimais Sophie, plus je devais hâter de terminer cette aventure pour recouvrer ma liberté. Je lui proposai donc le lendemain de faire le tour de ses domaines ; mais dès que nous fûmes arrivés à une grotte qui était dans le parc, je lui dis n'allons pas plus loin, je vous ai promis de vous rendre compte des raisons qui m'a-

vaient obligé de taire mon nom à mes compatriotes ; trop d'événemens nous ont occupé depuis que nous les avons quittés pour avoir pu trouver l'occasion de vous faire cet étonnant récit ; d'ailleurs je vous demande le plus profond secret ; j'ai cherché à être seul avec vous afin qu'Oliska même ne puisse se douter que vous en êtes instruit ; jurez-moi de ne jamais le revéler à qui que ce soit. Il me le jura par Saint-Jacques et par l'honneur.

Je lui racontai alors, dans le plus grand détail, tous les événemens extraordinaires de ma vie ; je lui dis tout hors mon amour pour Sophie. Vous voyez, ajoutai-je, que l'instant est venu où vous pouvez tout faire pour moi ; je ne connais personne dans ce pays qui puisse m'indiquer cette pierre d'aimant.

— C'est le souverain Génie, me dit-il, qui vous a fait me rencontrer : car sans moi vous ne pourriez la trouver; mais vous l'aurez, je vous en assure, si un de mes anciens amis existe encore ; il habite les bords du lac de Waln : c'est le plus savant des nécromanciens. Nous commencerons par l'aller trouver, quand nous serons sûrs qu'il est chez lui. Un seul des habitans de ce village le connaît, je le ferai partir demain à la pointe du jour, et lorsque nous aurons sa réponse nous irons ; car j'espère que vous m'estimez assez pour être bien assuré que je ne vous quitterai point que vous n'ayiez cette pierre si nécessaire à votre bonheur, à celui de cette dame que ses infortunes, ses vertus et ses charmes rendent si intéressante. Nous

quittâmes la grotte après nous être répété l'un à l'autre les assurances d'un entier dévoûmeut; nous vînmes retrouver ces dames qui avaient eu, je crois, la bonté de parler de moi; mon adorable Sophie avait l'air plus confiant, elle tenait le petit Frédéric sur ses genous; je me baissai pour caresser l'enfant, elle prit une de ses mains et me fit donner un petit coup sur la joue; je saisis les deux mains et je baisai celle de mon amie avec le plus vif transport; Sophie voulut la retirer, madame Théodoric lui dit, en riant, c'est bien fait, pourquoi le faites vous enrager? — Qu'avez-vous dit dans votre long tête à tête? demanda madame Aleric à son mari. — Et si je vous demandais quel a été le sujet de votre entretien, me le diriez-vous?—Oh! non!

répartit Sophie, avec une vivacité qui trahissait son secret.—Eh bien vous ne saurez pas non plus ce que nous avons dit. Madame Théodoric paraissait prendre plaisir à cette petite querelle, et je voyais bien que cette bonne mère approuvait nos sentimens mutuels; car ceux de Sophie n'étaient plus un secret pour moi. O jours trop fortunés, comment avez vous pu passer aussi rapidement sans qu'il me reste aucun espoir de retour!

Nous vivions dans la plus douce familiarité; car on est si bien avec ceux qu'on a obligé, surtout quand leur délicatesse n'a rien a souffrir. Les jours où Théodoric pouvait venir partager nos plaisirs étaient des jour de fêtes; jamais Sophie n'était si aimable; jamais sa voix n'était si tendre, que lorsqu'elle

chantait à ce bon père des romances qu'elle accompagnait sur son luth.

Un soir que Sophie et son père se promenaient dans le parc, le hasard confirma mon bonheur; je les vis entrer dans un bosquet, Sophie, un bras passé autour du corps de son père et tenant sa main dans les siennes, paraissait s'abandonner à la plus douce confiance, je les suivis de loin, et, me plaçant sur un banc d'où je pouvais la contempler sans être vu, j'entendis qu'elle lui disait : oui je crois qu'il m'aime; mais pourquoi ne vous en a-t-il pas parlé, pourquoi est-ce toujours lorsque je suis éloigné de ma mère qu'il cherche à me peindre ses sentimens? s'ils étaient aussi sincères que tendres, ne devrait-il pas s'assurer de votre con-

sentement, de celui de ma mère et ne m'estimerait-il pas assez pour croire.... — Mon enfant, c'est un effet de sa délicatesse, il veut être certain qu'il ne te déplait pas avant de m'exprimer ses vœux. — Si cela était. — Eh ! bien?..... — Je m'imagine qu'il remplirait l'idée que je m'était faite de celui avec qui je voudrais passer ma vie : sa conduite avec le seigneur Aleric est si délicate, ses manières si douces ; elle ajouta encore différentes choses infiniment aimables pour moi; mais que je n'entendis pas distinctement parce que sa voix était émue et qu'elle parlait moins haut. Combien il fallait me commander à moi-même pour ne pas tomber à ses genous, pour ne pas venir demander à son père ce consentement qui m'aurait rendu le plus for-

tuné des mortels! Quoique j'eusse l'imprudence de me persuader que je serais un jour assez heureux pour lui être uni, je sentais bien que, destiné à courir les plus grands dangers, sans certitude de n'y pas succomber, il était bien inutile de déclarer mes sentimens avant mon retour. Je pris donc le parti de me retirer sans attendre la réponse de Théodoric; car si elle m'eut été favorable, comme je le pouvais croire sans fatuité, d'après l'amitié que ce vieillard respectable me témoignait, je n'aurait pu être maître de mes transports. Je revins le cœur plein des douces paroles de ma Sophie et le soir elle me parut encore plus jolie. Son petit Frédéric jouait auprès d'elle, dès qu'il me vit il courut à moi et me prenant par la main il m'amena au-

près de sa bienfaitrice. — Cet enfant, lui dis-je, est l'image de celui qui me conduit toujours sur vos pas..... Sophie ne me dit rien; mais elle caressa Frédéric.

Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis le départ du paysan de Brisgath, et j'avoue que mes mes vœux ne hâtaient pas son retour. Un jour que nous étions allés voir la mère de Frédéric, nous vîmes sur le grand chemin un voyageur qui paraissait très-fatigué, nous nous arrêtâmes et en approchant je le reconnus pour le messager. Un froid mortel me saisit à sa vue et je souhaitai même qu'il n'eût pas rencontré Alfibras, c'était le nom du nécromancien; mais quand je le vis tirer une lettre de sa poche et la donner à mon ami, je ne doutai pas qu'il ne fallût

partir et quitter Sophie. Aleric lui demanda ce qui avait pu retarder si long-temps son retour ; le paysan lui répondit que celui à qui la lettre avait été adressée était absent; mais que comme on l'attendait chaque jour, il avait cru ne pas devoir partir sans réponse. Mon ami, après avoir lu ce que lui mandait Alfibras, dit à Oliska : voici une lettre qui me fait grand plaisir, j'avais écrit à un de mes amis qui habite les bords du lac de Waln, pour savoir si un très-grand domaine que j'ai connu autrefois était à vendre ; il me dit que non-seulement il l'est, mais même que c'est lui qui est chargé de cette négociation, et nous partirons demain pour l'aller voir. Quel bonheur si nous pouvons fixer près de nous Rodolphe!--Bien d'autres rai-

sons, une plus puissante que toutes, m'y attache pour la vie..... Ce mot m'avait été arraché. Etourdi par la ruse d'Aleric, pour cacher à ces dames la véritable cause de notre départ, j'avais oublié la résolution que j'avais pris de ne me déclarer que lorsque je serais libre. Sophie parut m'entendre avec un sensible plaisir, sa mère n'était pas venue à la promenade et il me semblait qu'il m'était plus facile de lui exprimer ce que mon cœur éprouvait.

CHAPITRE XX.

Je suis sûr d'être aimé ; cependant je pars.

Je m'approchai d'elle, et lui dis : Sophie, je vais être absent plu-

sieurs jours, pourrai-je espérer de vous quelque souvenir? — Je ne crois pas, dit Sophie, qu'Oliska oublie son bienfaiteur; nous parlerons beaucoup de vous et d'Aleric. — O ma Sophie! vous devriez m'entendre; ce n'est pas ce que vous diriez à Oliska, même à votre mère, qui comblerait mes vœux. Je voudrais que vous pensassiez à moi, un instant, un seul instant par jour, tandis que tous ceux de ma vie seront consacrés à me rappeler Sopie suspendue à une branche d'aulne, sur un lac profond, pour y sauver un infortuné qui, sans elle, aurait été englouti. — Et moi, oublierai-je la cassette si généreusement donnée? reprit avec timidité ma Sophie. C'est ainsi que le plus infortuné des sentimens n'avait pour base que des actions ver-

tueuses. Je fus attendri jusqu'aux larmes de cette réponse. Sophie les vit ces larmes si doucces. — Vous pleurez, Rodolphe ! qui vous afflige ? — Ah ! laissez couler ces pleurs ; elles sont l'expression de ma félicité. Moi, malheureux ! quand Sophie daigne penser à moi et veut bien me le dire ! Et prenant sa main, je la portai sur mon cœur. Elle la retira avec embarras, et je crus y sentir un léger frémissement qui répondait à mes vives étreintes. Oliska nous rejoignit, et m'empêcha de faire à Sophie l'imprudente promesse de l'épouser, qu'au fond de mon cœur je lui répétais à chaque instant du jour. La soirée fut triste ; Sophie avait l'air pensif. Oliska dissimulait en vain le chagrin d'être séparée pendant quelques jours de son époux ; il n'y

avait point jusqu'au bon Norbert, qui ne parût partager nos secrets sentimens : Félix seul était comblé de joie.

On se sépara de fort bonne heure ; je pris congé de la mère de Sophie, et lui demandai si j'aurais le bonheur de la revoir à Brisgath. — Nous ne quitterons pas Oliska dans le moment où elle a le plus besoin de nous. Aleric me dit : Demain nous partirons avant le jour. — Sophie, je vous reverrai ; ô oui, Sophie !.... et je sortis le cœur oppressé de la plus vive douleur.

Retiré dans mon appartement, je trouvai Félix occupé des préparatifs de ce voyage, qui lui causait autant de satisfaction qu'il me faisait éprouver de tristesse, et ne voulant pas la lui faire apercevoir, je m'enfermai dans une pièce voisine,

et là je me livrai à toute ma tendresse pour ma Sophie. Je maudissais ma destinée; je me disais : est-il possible que je ne l'aie pas vue avant d'avair été au palais de la Discrétion ? elle m'aurait aimé; car ce n'est pas ma fortune qu'elle desire, elle en a une bien plus considérable; elle n'y met d'autre prix que la facilité de faire des heureux.

Depuis que j'avais vu Sophie, je n'avais pas ouvert la boîte qui contenait le portrait de la dame de la Discrétion. Je l'ouvris moins pour lui rendre hommage, que pour lui reprocher de m'avoir enchaîné par un serment fatal. Mais, ô surprise ! ô douleur ! cette image, qui naguère était celle de la beauté et des grâces, ne présenta plus à mes regards que le simulacre de cette infortunée. La pâleur de la mort

avait effacé les roses de son teint; ses yeux, creusés par les larmes, avaient perdu leur éclat; ses cheveux étaient en désordre, ses formes charmantes avaient disparu; une maigreur affreuse prouvait tout ce qu'elle avait souffert. On avait de la peine à distinguer si elle existait encore. Oh! que le cœur de l'homme est inconcevable! je ne puis exprimer ce que je sentis en contemplant cet effet terrible de mon infidélité; je me haïssais moi-même; j'aurais voulu souffrir tous les maux qui accablaient cette femme infortunée, qui, avant que j'eusse vu Sophie, avait mérité toute ma tendresse. Que dis-je? ô bizarrerie inexplicable! je ne voulais pas renoncer à mon amour pour Sophie; mais

je n'aurais pas voulu qu'il rendît malheureuse celle que j'avais autréfois nommée la dame de mes pensées. Je savais qu'elle m'était encore chère ; que je ne supportais pas l'idée d'avoir causé sa mort. Je me jetai à genous devant ce portrait; je lui peignis tous les tourmens de mon âme ; je lui jurai de tout sacrifier, même mon amour, à sa délivrance. Je crus voir ses yeux s'animer ; je crus entendre un léger soupir ; un faible incarnat se répandit sur cette figure décolorée. Ces marques que ma sensibilité lui était connue, et rendait l'espoir à son âme, firent passer dans la mienne tout ce courage dont j'avais besoin pour m'éloigner de Sophie. Cependant mon âme accablée voulait s'épancher ; je cher-

chai Aleric, dès que je pus croire qu'il s'était arraché des bras d'Oliska.

Mon ami fut étonné de mon abattement, et m'en demanda la raison avec la plus grande sensibilité. Je parlai en ces termes : Vous savez quels devoirs me lient à la dame de la contrée de la Discrétion, et que je ne dois rien négliger pour la retirer de l'esclavage où le géant la retient. Je lui ai les plus grandes obligations, et sa beauté ne cède qu'à la reine de Perse, qui est la plus belle des femmes. Ses richesses et sa générosité sont aussi remarquables; elle a tous les talens qui font le charme de son sexe, et les connaissances qui honorent le nôtre. Enfin, tout en elle inspire le respect et l'admiration; mais le prestige qui l'environne me cause

un effroi involontaire. Le sentiment qu'elle m'a inspiré n'a pas garanti mon cœur de la surprise des sens, comme vous l'avez vu dans mon aventure à la cour de Perse. Que je suis à plaindre ! car un galant homme sait bien s'arracher aux amorces trompeuses de la volupté pour remplir ses devoirs ; mais il est un attrait irrésistible, parce que son charme se communique à l'âme. C'est cette douce sympathie qui naît du rapport des goûts et des caractères. Ce sentiment, enfant de la nature, ne doit rien à l'art ; la grandeur, les richesses, disparaissent devant lui ; l'égalité ajoute à sa douceur ; il embellit nos jours, et ne laisse sentir d'autres malheurs que celui d'être séparé de l'objet qui nous l'inspire. Hélas ! c'est ce que j'é-

prouve pour Sophie. J'aurais pu échapper à l'empire de ses charmes ; mais ce sont ses vertus qui ont subjugué mon cœur ; et s'il faut que je renonce à elle, mieux vaudrait mourir. Lié cependant par mes sentimens, il faut les remplir. Que dis-je ? une raison plus forte m'y détermine : vous savez que le portrait de ma dame peint la situation de mon âme. J'avais, depuis que j'aime Sophie, évité de consulter ce talisman. Hélas ! ce soir, je ne sais quel sentiment m'a fait ouvrir cette fatale boîte, et cette infortunée s'est offerte à moi mourante. Alors, pénétré de la plus vive douleur, je lui ai renouvelé mes sermens ; j'ai fait plus encore, entraîné par ma sensibilité, je lui ai promis de sacrifier à sa délivrance jusqu'à mon

amour. Cependant, Sophie est persuadée que je vais me fixer dans ces climats. Votre ruse, mon cher Aleric, pour détourner Oliska du sujet de notre voyage, trompe l'innocence, et si le sort cruel ne me permet plus de la revoir, elle m'accusera de l'avoir trahie. Non, je ne puis supporter cette idée ; il faut que Sophie connaisse mon sort, qu'elle sache que je n'aimerai jamais qu'elle ; mais que je ne puis disposer de moi ; que je ne puis qu'espérer, par ma constance, de lui être uni, sans pouvoir le lui promettre. Si elle m'aime assez pour attendre ce que les dieux ordonneront, je serai le plus heureux des hommes. Si son âme n'a point, comme la mienne, reçu une atteinte que la mort seule peut détruire, elle m'oubliera ; je n'aurai point à

me reprocher son malheur. Venez, mon ami; aidez moi à lui faire cette pénible confidence. Vous ne doutez pas, mon cher Rodolphe, de mon attachement pour vous, et que le désir ardent que j'ai de vous prouver ma reconnaissance, sera toujours ma loi suprême; mais j'ose vous prier de retarder jusqu'à notre retour toute explication avec Sophie. Pensez à l'état où je laisse Oliska; elle est déjà bien triste de notre séparation. Jugez quelles seraient ses alarmes, si elle croyait que je pusse courir quelques dangers: elle ne s'opposerait pas à mon départ; mais il serait possible qu'elle éprouvât de si vives inquiétudes, qu'elles lui devinssent funestes; et si elle mourait, que me servirait la vie!... Partons donc sans désabuser Sophie, je vous en

conjure .... D'ailleurs, pourquoi l'affliger inutilement ? N'est-il pas possible que vous ne puissiez trouver la pierre, et alors vous êtes délié de votre parole, ou qu'en la trouvant vous obteniez votre liberté ? car enfin, plus la dame de la Discrétion a de mérite, et moins je pourrais comprendre qu'elle voulût enchaîner son libérateur. Qu'il est aisé de persuader celui dont on flatte les passions ! Quelque peu vraisemblable que fût ce discours, je m'y rendis sans résistance, et j'avais un si grand désir de revoir Sophie, que je renonçai au projet de l'instruire de mon sort.

CHAPITRE XIX.

Caverne de voleurs.

Nous partîmes avant que les dames fussent éveillées, suivis du seul Félix. Nous fîmes plusieurs milles sans proférer une seule parole; nous arrivâmes à la fin du jour dans un méchant hameau qui se trouvait à moitié chemin des bords du lac. L'aspect de ce lieu sauvage aurait inspiré de la crainte au plus brave; mais nous ne pouvions espérer trouver d'asile ailleurs : il fallut bien nous déterminer à nous y arrêter. Nous n'étions pas à un jet de pierre, que mon cheval et celui de Félix se couchèrent entre nos jambes, et au grand étonnement d'Aleric, il vit à nos pieds

deux forts chiens danois. Et où sont donc vos chevaux? dit-il. — Les voici, lui répondis-je ; ils nous seront, selon toutes les apparences, plus utiles sous cette forme que sous celle qu'ils avaient. Il est malheureux que le vôtre n'ait pas la même faculté. Il mit pied à terre, et donnant sa monture à Félix, nous nous prîmes par le bras, et tantôt suivis ou précédés par nos chiens, nous gagnâmes la première cabane où nous aperçûmes de la lumière.

Nous frappâmes à la porte : une vieille femme, d'une figure hideuse, nous ouvrit. Soyez les bien venus, dit-elle ; mon mari et mes deux fils sont absens, vous me tiendrez compagnie ; et jetant dans le foyer quelques branches de sapin: Chauffez-vous, dit elle, la nuit est

fraîche; je vais mettre votre cheval à l'écurie. Félix la suivit. Restés seuls, Aleric et moi nous jetâmes un coup d'œil sur cette triste demeure. Elle était presqu'entièrement taillée dans le roc, la pierre noircie par le temps et la fumée; des taches plus brunes, qui paraissaient avoir été effacées, me semblaient être de sang qui aurait jailli contre la muraille; un mauvais lit, une huche, une table, quelques escabelles de bois, composaient tout l'ameublement; il y avait encore un assez grand coffre, et en approchant, je crus voir derrière une porte qui communiquait, selon toute apparence, à une caverne souterraine. Je crois que nous sommes bien mal ici, les bois seraient plus sûrs.—Je le crois comme vous, repartit Aleric, mais nous sommes

bien armés et vos chiens nous défendront.

La vieille revint et nous offrit à souper, nous avions une excellente cantine, dont je croyais les mets beaucoup plus sûrs que ceux que cette Mégère nous apprêterait, nous la refusâmes en lui disant que nous lui paierions son souper, et que de plus nous la prions de partager le nôtre; elle fit, malgré cela, une telle grimace, que je vis bien que notre prévoyance dérangeait ses projets. —Au moins vos chiens mangeront? mais ces animaux, doués d'un instinct surnaturel, ne voulurent rien accepter de la main de la vieille, qui en parut déconcertée. Nous mangeâmes et bûmes modérément; elle fit contre fortune bon cœur et trouva notre vin excellent, et, égayée

par ses fumées, elle nous chanta de vieilles complaintes.

J'avais, selon ma coutume, donné mon écrain et mon porte-feuille à Félix, qui nous quitta pour aller à l'écurie, voir si le cheval avait tout ce qui lui était nécessaire. A peine fut-il sorti, que la vieille ferma les verrous de la porte. Il ira coucher, dit-elle, où il voudra, car ce lit est le seul que je possède ; en vérité, il serait trop étroit pour quatre, mais trois nous y serons très-bien. Qu'on se figure l'étonnement qu'une pareille proposition dut faire éprouver à l'époux d'Oliska et à l'amant de Sophie. J'espère, ajouta-t-elle, que vous ne ferez pas les difficiles, et que l'honneur de ma couche, que tant de beaux seigneurs ont demandé en vain, ne sera pas rejeté

par vous; allons, mettons les chiens dans la cour, c'est là leur place. — Les miens ne me quittent jamais. — Eh bien ! ils vous quitteront cette nuit; et comme elle voulut les faire sortir, ils se mirent à grogner d'un ton formidable, et lui firent voir deux rangs de dents si fortes, qu'elle n'osa en approcher; l'un deux se coucha au travers de la porte, et l'autre sauta sur le bahut; voyant qu'il n'y avait aucun moyen de les faire déguerpir, elle y renonça. Nous aurions pu facilement nous débarrasser de la vieille, en la liant à une des colonnes de son lit; mais nous n'avions aucune certitude de ses mauvais desseins, et d'ailleurs nous trouvions une sorte de lâcheté d'employer contr'elle des forces si inégales. Nous refusâmes de par-

tager son lit ; mais elle s'en vengea d'une manière fort désagréable.

Vous ne voulez donc pas vous déshabiller ? il est temps de se coucher. — Nous comptons passer la nuit auprès du feu, nous vous gênerions trop. — O non, mes doux amis, de beaux chevaliers comme vous ne gênent jamais ; allons, point de cérémonie, mon mari ne reviendra point. — Grand merci, ma bonne ; ce n'est point votre mari que nous craignons, mais nous n'avons point envie de dormir. — Eh bien ! nous veillerons ensemble, nous serons chaudement, et je vous raconterai mes premières amours. — Eh non ! couchez-vous, et laissez-nous tranquilles, lui dis-je avec humeur. — Ah ! vous vous fâchez, mon bel ami ; tout comme il vous plaira ;

mais ne croyez pas que je laisse brûler mon feu et ma lumière inutilement. — En disant cela, elle jette une cruche d'eau sur le feu, et souffle la lampe. — Venez vous coucher ou veillez, tout comme il vous plaira. Elle se jeta sur son grabat.

Cette obscurité subite, le profond silence qui régnait autour de nous me glaçait d'effroi. Je me reprochais bien l'indulgence que nous avions eue pour cette méchante femme; et cherchant à tâtons où était Aleric, enfin je le trouvai. Voilà, lui dis je à voix basse, une étrange coquine. — Je pense comme vous; mais que faire? nous ne pouvons pas sortir. J'ai été pour ouvrir la porte, mais elle est fermée par des verrous à ressorts. Nous nous approchâmes du bahut

sur lequel était couché un de nos chiens. J'étais bien sûr que ce serait par là que commencerait l'attaque. La vieille faisait semblant de dormir, et espérait, par son ronflement monotone, nous entraîner au sommeil ; mais nous étions trop inquiets pour nous y livrer.

Deux heures se passèrent sans rien entendre, et je croyais que nous en serions quittes pour une mauvaise nuit, et que la vieille n'avait eu d'autre dessein que de nous forcer à lui rendre d'impossibles hommages. Revenu de mon premier effroi, je pensais à ma Sophie, au bonheur de la revoir. Je plaignais Aleric d'être séparé d'Oliska, et nous nous transportions d'avance à l'instant qui nous ramènerait près des objets de notre

tendresse, quand j'entendis un mouvement qui paraissait venir du souterrain, comme si on avait poussé fortement le bahut. Aussitôt mon chien aboya ; son camarade lui répondant, ils firent retentirent, par un écho prolongé, toute la voûte de la caverne, dont je ne doutais pas que la porte ne vînt de s'ouvrir. J'entendis distinctement la vieille sauter de son lit. Aleric ne perdit pas un instant; et la saisissant par les cheveux, d'un coup de poignard il l'étendit à ses pieds.

Cependant il s'établissait sur le coffre qui nous servait encore de rempart, un combat furieux entre mes chiens et des hommes qui voulaient le franchir; la crainte que nous avions de blesser dans les ténèbres nos fidèles défenseurs,

ne nous permettait pas de faire usage de nos armes. Aleric, à qui le ciel n'avait pas ôté le plus grand don qu'un mortel puisse avoir, le courage, sauta avec intrépidité sur le champ de bataille, quelques efforts que j'eusse fait pour le retenir ; et saisissant par le milieu du corps l'un de nos adversaires, tandis que nos chiens tenaient les autres en arrêt, le précipita du coffre à mes pieds. Je me jetai sur lui avant qu'il eût le temps de se relever, et, avec mon sabre, je lui fendis la tête. Aleric enfonça le sien dans la gorge de l'un de ceux que nos chiens combattaient, et nous l'entendîme rouler dans la profondeur de l'abîme. Grace ! grace ! braves étrangers, nous cria une voix dont l'accent allait au cœur, défendez à vos chiens de me déchi-

rer ; les douleurs qu'ils me font ressentir depuis que je combats, sont inexprimables, vous n'avez plus rien à redouter, et je puis vous devoir la vie et l'honneur. Je rappelle mes chiens, l'inconnu se précipite dans les bras d'Aleric, et y tombe sans connaissance. Nous le portâmes sur le lit de la vieille, et nos chiens restèrent parfaitement tranquilles; nous comprîmes que cet infortuné ne nous avait pas trompé.

La nuit était toujours profonde, et la fatigue jointe au froid que nous éprouvions, nous forcèrent à nous assoupir la tête appuyée sur ce lit qui devait être pour nous celui de la mort, sans la protection spéciale du souverain Génie. Mais qui pourra peindre l'horreur de notre réveil, lorsque Félix,

étonné de ne pas nous voir lever, quoiqu'il fit grand jour, vint frapper à la porte! Deux cadavres, dont le sang avait souillé nos habits, gissaient à nos pieds; le malheureux à qui nous avions fait grâce, les vêtemens déchirés en lambeaux, couvert de plaies et de meurtrissures, respirant à peine; le contraste affreux des rayons du soleil, avec ces murs noircis par la longue habitation des brigands, et tachés, il n'était que trop vrai, par le sang de leurs victimes; la caverne qui était restée ouverte, et dont le jour ne faisait que montrer la profondeur, sans en dissiper l'obscurité: tels furent les premiers objets qui frappèrent mes regards. Je me jetai dans les bras d'Aleric; il me serra contre son sein, et m'appelant doucement

par mon nom. — Ne craignez rien, mon ami, nous sommes en sûreté, j'entends Félix qui frappe à la porte ; je ne puis douter que ce ne soit lui, parce que vos chiens ne lui répondent que par des cris de joie. Je me cachais dans ses habits; je craignais de voir tout ce qui m'entourait. — Au moins, mon cher Rodolphe, rappelez donc votre vertu ; faites effort sur vous-même, pour vaincre la frayeur que vous cause l'aspect de ces malheureux qui ont trouvé leur punition par notre juste défense ; voyez que nous n'avons plus rien à craindre, et laissez-moi ouvrir à ce pauvre Félix à qui j'ai répondu. — Ah ! mon ami, dis-je à Aleric en reprenant mes sens, vous voyez le triste effet de la vengeance du géant ; jugez s'il est un sort plus

triste que le mien. Ah ! ne méprisez pas le malheureux Rodolphe, il fut un temps..... — Mon ami, votre âme est la même ; vous vous êtes conduit cette nuit avec courage ; un de nos adversaires est tombé sous vos coups, et l'état cruel que vous éprouvez dans cet instant, ne tient qu'à la surprise qu'ont dû vous causer ces horribles objets au moment de votre réveil... Mais ouvrons à Félix. Il se lève, je le suis ; nous fîmes d'inutiles efforts pour ouvrir cette porte fatale. Aleric voulait l'enfoncer ; mais je lui fis observer que ce serait de la dernière imprudence, qu'il pourrait passer quelqu'un sur la route, et entrer dans cette maison, qu'on nous y trouverait entourés de morts et de mourans, et qu'infailliblement on nous pren-

drait pour des assassins ; qu'il fallait tâcher de ranimer le jeune homme, qui peut-être saurait le secret pour ouvrir les verroux. Aleric avait une boîte qui contenait un baume dont les effets étaient très-prompts ; il en versa sur les plaies de cet infortuné. Je lui fis avaler aussi une goutte de la liqueur pourprée. Il ouvrit les yeux, et nous regardant avec la plus touchante expression : — O mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ? vous m'avez délivré des monstres qui me tenaient prisonnier depuis huit ans dans cette affreuse demeure, où mon père a péri victime de leur scélératesse : comment vous en marquer ma reconnaissance ? — Vous ne nous en devez aucune, repris-je ; nous n'avons suivi que les lois de l'humanité. Bon jeune

homme, tranquillisez-vous, nous ne vous abandonnerons point; mais dites nous seulement comment on ouvre cette porte. — Je ne le sais pas ; depuis que je suis ici je n'ai jamais quitté la caverne : sans doute la vieille en a sur elle la clef : alors ce fut à qui n'irait pas la prendre. On se doute bien que ce fut Aleric qui s'y décida. Il prit le trousseau de clefs qui était à la ceinture de cette malheureuse ; il en essaya plusieurs, et enfin une, en tirant le pêne, fit partir la détente qui retenait les verroux. Quelle joie ressentit mon pauvre Félix, en nous revoyant sains et saufs! Nos chiens sautèrent autour de lui, et, par leurs caresses, lui exprimèrent tout ce que nous avions souffert pendant cette nuit affreuse.

Nous nous rapprochâmes du lit du blessé ; nous lui demandâmes s'il pouvait, sans se fatiguer, nous dire qui il était.

Histoire de Chérodalth.

Je me nomme Chérodalth, mon père était un riche marchand de Copenhague; il était venu, comme vous, seigneur, chercher un asile dans cette abominable maison, ils l'ont massacré. Je n'avais que dix ans, et ils étaient cinq contre nous; ils m'ont épargné, mais que leur pitié a été cruelle pour moi! Enterré vif dans cette affreuse caverne, dont, comme je vous l'ai dit, je ne suis jamais sorti, ils m'ont forcé à prendre part à leurs sanglantes exécutions, ou plutôt d'en être le témoin, car mes mains sont

aussi pures que mon cœur ; mais toujours à côté d'eux, ils croyaient que je les seconderais dans leurs expéditions nocturnes, tandis que je n'y cherchais que la mort. J'ai cru que je la trouverais par les dents acérées de vos chiens. Je ne me défendais pas, tant que mes bourreaux existaient ; ce n'a été que lorsque je me suis vu délivré d'eux, que je vous ai demandé la vie ; vous pouvez cependant disposer de la mienne, et me livrer à la justice, je protesterai de mon innocence ; je demanderai que l'on cherche dans la caverne un portefeuille qui est celui de mon père ; il contient des lettres et le portrait de ma mère. Lorsque ces monstres se rendirent maîtres de tout ce que nous possédions, ils jetèrent le

portefeuille de mon père comme ne contenant rien qui pût leur servir à quelque chose. Je m'en emparai sans qu'ils s'en aperçussent, et le cachai à droite de l'escalier, sous la seconde marche, dans un creux de la pierre que je recouvris avec un éclat de bois. Voilà la vérité.....

Bon jeune-homme, vous ne l'aurez pas dite inutilement à des hommes qui honorent la vertu malheureuse. — Mais il faut, dit Aleric, nous délivrer de ces objets d'horreur. Si Félix veut m'aider, nous allons les descendre dans la caverne. Ils commencèrent par le cadavre du brigand, et puis celui de la vieille. Avant de remonter, Aleric avait tâté sous la seconde marche, et avait trouvé l'éclat de bois indiqué par Chérodalth; mais l'obs-

curité ne lui avait pas permis de discerner le portefeuille.

Pendant que mon ami et Félix descendaient et remontaient dans le souterrain, le jeune-homme me disait : Vous êtes les seuls, depuis huit ans, qui ayiez échappé à leur poison ou à leurs armes. Deux de ces assassins ont succombé dans un combat qu'ils livrèrent à sept hommes, qui étaient venus chez eux, mais qui moururent tous, soit de leurs blessures, soit des viandes empoisonnées qu'ils avaient mangées. Ce qui rendait mon sort affreux, c'est qu'ils enterraient tous ces cadavres dans la caverne ; il est vrai qu'elle est vaste, et que je m'éloignais le plus possible de ce séjour de mort ; cependant la tendresse filiale m'y ramenait souvent, pour pleurer sur les restes

de mon père. Ah ! si je revois jamais ma mère, si je me retrouve dans le sein de ma famille, mon premier soin sera de les venir enlever à cette caverne souillée de crimes, et de les déposer dans un tombeau digne de ses vertus. Tout ce que me disait Chérodalth ajoutait à mon estime pour lui, et je me trouvais heureux que le danger que nous avions couru, l'eût délivré de cet affreux esclavage.

Il fallait nécessairement avoir de la lumière pour retrouver les effets et les papiers de Chérodalth. Félix fit du feu en frottant avec rapidité une branche de sapin contre un bâton de bois dur ; la lampe fut ralumée, et nous descendîmes dans cet affreux repaire que nous parcourûmes ; il nous parut avoir une porte extérieure. Nous trouvâmes

les papiers et le portrait de madame Chérodalth. La crainte d'être surpris ne nous laissa pas le temps de faire de longues recherches ; nous brisâmes à coups de haches un coffre que nous trouvâmes rempli de sacs d'or, d'habits et de bijoux précieux : c'était la dépouille des infortunés massacrés par ces brigands. Je pris un sac d'or, en laissant les autres effets qui auraient pu être reconnus. Etant remonté, je demandai à Chérodalth s'il avait connaissance à combien pouvait monter l'argent que son père avait lorsqu'il fut assassiné.—J'ai vu dans son journal, qu'il pouvait avoir cinquante mille écus en or, répondit-il. —Eh bien ! vous n'aurez rien perdu, ils sont au moins dans ce sac. — S'il y en a davantage, dit le dévot Aleric, vous

l'emploirez en bonnes œuvres pour le salut des âmes de ceux qui ont péri aussi misérablement que lui. — Il en fera sans doute un bon usage, répartis-je, en posant le sac sur la table.

Nous tînmes conseil sur ce que nous devions faire. Il est impossible, dis-je, d'abandonner Chérodalth; il est bien dangereux de rester ici, où la justice pourrait nous surprendre, descendons dans la caverne, refermons les portes. — C'est encore plus dangereux, dit Aleric; il vaut mieux rester dans la maison; les paysans du hameau y entendant du bruit, croiront que les anciens maîtres y sont, et n'auront pas le desir d'y entrer. Leur basse-cour nous fournira abondamment de quoi vivre, jusqu'à ce que Chérodalth soit en

état de soutenir la fatigue du cheval : alors Félix le conduira à Copenhague, et reviendra nous retrouver ici.

Ce parti parut le plus sage. Le jeune homme était pénétré de reconnaissance, et craignait toujours d'abuser de nos bontés, aucune de ses blessures n'était dangereuse : ainsi cela ne pouvait être bien long. Félix nous apprêta un excellent déjeûner auquel nous fîmes honneur. Aleric écrivit à Oliska, et j'envoyai à Théodoric la relation de tout ce qui nous était arrivé. J'osai y joindre une lettre pour Sophie.

Lettre de Rodolphe à Sophie.

« Deux jours se sont écoulés sans voir Sophie, et tous les maux

se sont réunis sur Rodolphe ; mais il n'en est pas de plus affreux que celui de l'absence, c'était le seul regret que me faisait éprouver la mort. Je ne la verrai plus, me disais-je, je n'entendrai plus sa douce voix. O Sophie ! la vie est d'être auprès de vous ; le néant, bien pis que la mort, serait d'en être séparé. Mais, insensé que je suis, j'ose vous parler de mes sentimens pour vous, sans être persuadé que vous les approuviez, sans que vous ayiez daigné me dire que vous les partagiez ; Sophie, si je vous entendais dire ce mot si doux qui ferait ma destinée, rien, non rien dans la nature, n'égalerait mon bonheur ; mais quelque soit mon sort, j'adorerai toujours Sophie, elle peut me rendre le plus infortuné des mortels ; mais il n'est pas

en sa puissance de détruire un sentiment que ses vertus ont fait naître plus encore que ses charmes. »

Dès le lendemain notre malade fut en état de sortir de son lit et nous assura que dans deux fois vingt-quatre heures il pourrait, sans danger, se mettre en route. Ces trois jours me parurent bien longs. Mais c'eût été manquer à l'humanité que de nous conduire autrement. Enfin, bien assuré que notre convalescent était en état de voyager, nous le confiâmes à Félix, qui le prit en croupe; il se chargea de nos lettres et de sa fortune; je lui avais prêté un de mes habits, afin qu'il reparût dans sa famille d'une manière convenable. Félix me fit entendre qu'il serait de retour avant le coucher du soleil, et il n'y manqua pas; il nous rap-

porta la réponse de Théodorio, qui avait été comblé de joie en revoyant Chérodalth, dont il avait connu le père; sa mère vivait encore et rien n'égala son bonheur que son étonnement de retrouver un fils qu'elle avait cru perdu sans retour, ainsi que l'époux qu'elle pleurait encore; il nous priait de hâter notre départ de la caverne, parce qu'il était nécessaire de faire à la justice les dépositions sur ce repaire de brigands, que cependant il était de la prudence que nous ne fussions pas nommés dans cette affaire où nous ne serions pas censé avoir la moindre part. Il ajoutait qu'il porterait lui-même nos dépêches à ces dames et qu'il espérait que nous viendrions bientôt en chercher les réponses.

Il fallait bien encore passer la

nuit dans cette triste demeure, au lever de l'aurore, nous sortîmes avec nos chiens, qui, à la porte, reprirent leur forme chevaline et nous suivîmes la route du lac de Waln.

CHAPITRE XX.

Nous nous rendons au lac de Waln.

Nous nous entretînmes de notre aventure, et Aleric ne concevait point comment, protégé par une puissance surnaturelle, j'étais en butte aux événemens les plus malheureux. — C'est ce qui m'étonne quelquefois, lui dis-je; mais il me paraît que cette protection n'est à mon égard qu'une providence plus active, si je puis me servir de cette expression, sans cependant changer en ma faveur

l'ordre des choses. Ce qu'il y a de certain c'est que je ne succomberai dans aucunes rencontres périlleuses où je me trouverai; mais la faible humanité est sujette à tant d'erreurs, que je puis par quelques fautes ou par quelques indiscrétions, perdre tout à coup la protection du souverain Génie, ce qui me jette dans une agitation perpétuelle, jusqu'à ce que j'aie rempli la mission importante dont je suis chargé. Puissai-je la terminer heureusement et revoir ma Sophie! car sans elle point de bonheur pour Rodolphe. — Vous la reverrez, mon cher ami, vous fixerez votre séjour près de nous et rien n'égalera notre félicité. J'en avais l'espoir, cependant un pressentiment douloureux m'accablait d'une profonde tristesse, que l'uniformité des

chemins que nous parcourions, ne contribuait pas à dissiper ; un horizon bordé de montagnes couvertes de neiges, sur lesquelles on apercevait quelques cabanes éparses çà et là, de tristes sapins, des troupeaux de rennes, des chasseurs petits et laids qui fuyaient dès qu'ils nous appercevaient, furent les seuls objets que nous vîmes dans cette route aussi longue qu'ennuyeuse ; l'air était froid et chargé d'un brouillard épais qui s'élevait du lac, enfin nous l'aperçûmes.

Il était temps que nous arrivassions ; le cheval d'Aleric était excédé de fatigue ; mon ami, qui connaissait la demeure d'Alfibras, s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence, entourée de fossés très-profonds défendus par une haie vive.

Aleric frappe à la porte, un domestique lui dit que son maître n'y était pas; mais qu'il avait laissé une lettre pour lui; elle était conçue en ses termes : « Venez, sans perdre un instant, à la vallée noire, le chemin est sûr en suivant la rive droite du lac. » Il me la communiqua en me disant, il est impossible que je fasse encore un quart de lieue avec mon cheval. — Qu'à cela ne tienne, laissez le ici, je prendrai Félix en croupe.—Aleric pria le valet d'Alfibras de se charger de sa monture et dès qu'il eut pris celle de Félix, celui-ci sauta légèrement sur mon épaule, sous la forme d'écureuil. La nuit approchait, nous avions faim, j'offris à Aleric une pastille et une goutte de liqueur pourprée. Ayant retrouvé nos forces nous reprîmes

notre route ; elle était hérissée de rochers et si difficile, que nous étions souvent contraints de mettre pied à terre. Enfin lorsqu'il n'y eut plus moyen que nos chevaux tinssent sur le glacis, qui partait du pied des rochers et se prolongeait dans le lac, nous les vîmes subitement prendre la forme de rennes, dont la jambe ne redoute point les pas impraticables aux chevaux et aux hommes mêmes. Malgré l'adresse de ces animaux nous étions toujours en danger d'être précipités dans les flots, la voie devenant si étroite qu'il restait à peine la place de poser un pas l'un devant l'autre. La lune qui était levée éclairait cependant notre marche et nous fit apercevoir deux énormes pitons séparés par un sentier où Félix s'élança le pre-

mier, et nous ne doutâmes plus que ce ne fut l'entrée de la vallée noire. Nous nous disposions à le suivre ; mais nos rennes mêmes ne pouvaient y entrer, tant l'ouverture était étroite ; il fallut encore descendre, et le souverain Génie, qui veillait à notre conservation, leur fit prendre une autre forme, c'était celle d'énormes serpens qui nous précédaient en levant la tête et nous éclairaient de l'escarboucle qu'ils portaient entre leurs yeux : il nous guidèrent dans les sinuosités du roc. Aleric partageait ma reconnaissance envers le souverain Génie qui nous donnait des guides et des flambeaux, nous étions forcés de marcher de côté en étendant les bras le long du rocher qui nous serrait de telle sorte que nous pouvions à peine respirer. Enfin nous

vîmes une petite lumière qui semblait s'approcher, c'était Alfibras qui, averti par Félix, venait au-devant de nous avec une lanterne.

Aleric le reconnut et le salua avec respect. Pour moi c'eût été avec crainte si j'avais été seul, car il avait six pieds de haut, des cheveux roux cachaient presqu'entièrement ses yeux, dont le regard louche lui donnait un air faux et sinistre, sa barbe, de la même couleur que sa chevelure, était hérissée, une bouche énorme laissait voir des dents noires, celles qui étaient aux deux coins formaient deux espèces de défenses, cependant sa voix était douce et sonore. Pressez-vous, nous dit-il, il est onze heures trois quarts, et à minuit cette route se referme, et vous écraserait si vous ne vous hâtiez,

nous redoublâmes d'efforts pour gagner le salon où il était; nous avions encore quelques toises à franchir quand nous sentîmes la terre trembler sous nos pas et entendîmes un bruit semblable à celui d'une porte de prison que l'on ferme avec effort. Alfibras, écartant de chaque main l'ouverture du rocher, le contint et nous donna, par ce moyen, le temps d'en sortir pendant que minuit sonnait. Je comptai onze coups, pendant que nous étions dans les entrailles du rocher, et nous mettions le pied sur le seuil de la porte du salon, quand la douzième heure sonna. La fente du roc disparut, de manière qu'il aurait été impossible de retrouver la place où elle était. Aleric se précipita dans les bras d'Alfibras, en lui

marquant toute la joie qu'il avait de le revoir : le nécromancien parut la partager. Puis il me présenta à lui. Je n'ai pas besoin que vous me le nommiez, et Rodolphe m'est connu depuis bien longtemps ; mais les momens sont chers, passez avec Félix, qui avait repris sa première forme, dans la galerie intérieure ; il faut que je reste seul ici avec votre ami. Aleric obéit et nous quitta.

CHAPITRE XXI.

Conjuration.

Etourdi de tout ce que j'entendais, je n'avois point encore fait attention à la magnificence du salon où Alfibras nous avait reçu, il était de granit, et parais-

sait taillé dans le roc, les piliers qui soutenaient la voûte étaient d'or massif, avec des devises et des chiffres en pierres précieuses. Une table de marbre noir était au milieu, autour douze trépieds d'or, et un trône plus élevé de même métal, enrichis de pierreries d'un éclat éblouissant ; une lampe d'or éclairait cette pièce immense.

Alfibras monta sur son trône, et me fit signe de m'asseoir, ce que je fis le plus loin qu'il me fut possible ; car malgré la bonté avec laquelle il nous avait accueilli, sa figure atroce me causait une extrême frayeur. Dès que j'eus pris place, il me parla en ces termes :

Illustre fils d'Imelingue, vos destinées me sont connues, et je n'ai pas besoin que vous m'instrui-

siez du sujet de votre voyage. Il y a plus de vingt-quatre ans, j'ai présidé à votre naissance, depuis je vous ai toujours suivi, et vingt fois j'ai empêché Nomogorod de vous immoler à sa fureur, en lui donnant, dans l'instant qu'il en formait le projet, une autre idée. J'étais près de vous au moment de votre combat contre Noradin, et comme le géant allait vous écraser avec sa massue, je lui inspirai la bizarre pensée de vous conserver la vie, en vous ôtant le courage, chose inouie pour un Français. — Grand Dieu! m'écriai-je, mieux m'eut valu être mort. — Non pas, s'il vous plaît, mort, vous n'auriez pu délivrer la dame de la vallée de Discrétion, et malgré vos frayeurs involontaires, il vous reste assez de vertu pour sou-

tenir les plus grands périls, et lorsque vous les aurez tous surmontés, ce courage que vous prisez tant avec raison, vous sera rendu, et vous posséderez l'empire et les richesses de votre dame. — Qu'elle soit heureuse! dis-je en soupirant, mais si bas qu'à peine pouvait-il l'entendre. — Elle le sera par vous seul. Je vous ai toujours servi sous différentes formes: c'est moi que vous invoquiez sous celle du pigeon blanc; je vous ai conduit, sous la figure d'un bélier dans la retraite d'Alcander; j'étais le cerf qui vous a fait entrer dans le palais de la Discrétion; j'étais la vieille qui remit votre billet à Anguerand; mais je ne pouvais me faire connaître sous ma figure, ni vous protéger ouvertement, qu'autant que, par un

événement naturel, vous viendrez me trouver : mais il est temps de commencer le charme sans lequel nous ne pouvons apprendre où est la pierre d'aimant. Je ne crois pas nécessaire de vous recommander le silence.

Il ouvrit un coffre d'ébène qui était devant lui, en tira deux ossemens qu'il posa en sautoir, puis formant autour un cercle avec des matières sulfureuses et du charbon, il versa dessus du sang, prononça trois mots d'une langue inconnue, qui retentirent dans la voûte, aussitôt le cercle s'enflamma, et devint une couronne de flammes bleuâtres, qui dévorèrent les ossemens. Je considérais tout cela avec un étonnement mêlé de crainte, il agitait une baguette de fer au-dessus du cercle. Quand ces ossemens furent réduits en cen-

dres, Alfibras les ramassa soigneusement dans une coupe d'acier, et les jeta en l'air ; aussitôt le salon fut rempli de longues traînées de feu et de sang, un bruit sourd se fit entendre, et toute la caverne fut ébranlée. J'étais immobile de frayeur, et ma respiration était suffoquée par l'épaisse fumée qui me dérobait la vue du nécromancien. Enfin, je vis la voûte s'ouvrir, et en descendre onze chevaliers qui se placèrent sur les trépieds. Je reconnus à leurs armures, et à leur écharpe couleur de feuilles mortes, que c'était ceux du palais de la Discrétion. Je fis tout ce que je pus pour distinguer les deux qui m'avaient prêté secours dans les dangers que j'y avais courus, mais leurs visières étaient baissées, et ils ne me donnèrent aucun signe qui m'aidât à les re-

connaître. Le plus âgé des onze porta la parole et dit : Alfibras, nous nous rendons à tes ordres, qu'exiges-tu de nous? quand nous sera-t-il permis de reposer dans la nuit du tombeau ? — Dans peu de temps, répondit Alfibras; mais avant, il faut que vous appreniez à Rodolphe où est la pierre d'aimant qui seule peut détruire le charme, et ce qu'il doit faire quand il l'aura trouvé. Elle est, répondit-il, dans l'aire d'un aigle, à trente milles de Drontheim, sur la plus haute montagne du nord-est ; mais il la trouverait en vain, s'il n'a pas l'anneau de son père, s'il n'est pas décidé à vivre sous les lois de notre souveraine, et si les mystères qui accompagneront ce grand jour, ne sont point précédés de larmes et de deuil : point de délivrance sans le sang....

A ces mots ils disparurent, et je me trouvai seul avec Alfibras.

Il me fit passer dans la galerie où étaient Aleric et Félix, mes chiens étaient avec eux, Aleric éprouva une grande joie en me revoyant, sa tendre amitié lui avait fait trouver le temps bien long, cependant son ami l'assura que nous n'avions pas été plus d'une demi-heure dans le salon des mystères. J'en étais sorti l'âme pénétrée de la plus profonde douleur, les derniers mots du chevalier m'avaient saisi d'effroi: je ne savais quel sang devait couler. Le mien se glaçait dans mes veines par un pressentiment que le plus affreux événement n'a que trop justifié.

FIN DU TOME SECOND.

360115

360115